

## Être femme et philologue il y a cent ans

### Maria Johanna Minckwitz écrit à Gaston Paris et à Paul Meyer

Ursula Bähler (Zurich)

RÉSUMÉ : En 1894, Maria Johanna Minckwitz obtint son doctorat en philologie romane et anglaise auprès de l'université de Zurich. Les projets professionnels formés par la jeune chercheuse se sont cependant vite heurtés à des obstacles insurmontables d'ordre tant privé que socio-structurel, liés à la dominance masculine du monde académique et au népotisme y régnant. C'est le récit de ces rêves brisés, mais aussi d'une foi inébranlable en les vertus de la science qu'on lira ici, sous la plume de M. J. Minckwitz elle-même, dans ses lettres à Gaston Paris et à Paul Meyer.

MOTS CLÉS : Minckwitz, Maria Johanna; Paris, Gaston; Meyer, Paul; Philippide, Alexandru; Histoire de la philologie romane; Gender Studies

SCHLAGWÖRTER : Minckwitz, Maria Johanna; Paris, Gaston; Meyer, Paul; Philippide, Alexandru; Fachgeschichte; Romanistik; Gender Studies

### Introduction

L'université de Zurich fut la deuxième université en Europe, après celle de Paris, à ouvrir ses portes aux femmes. C'était en 1867. La première *docteure ès lettres* – rappelons que le doctorat constituait alors le seul diplôme de fin d'études –, fut la Polonaise Stephanie Wolizcka, qui obtint son titre en 1875, avec une thèse en histoire ancienne<sup>1</sup>. Quelque vingt ans plus tard, en 1894, une nommée Maria Johanna Minckwitz de Leipzig passa avec succès ses examens en philologie française et anglaise. Les projets professionnels formés par la jeune chercheuse se sont cependant vite heurtés à des obstacles insurmontables d'ordre tant privé que socio-structurel, liés à la dominance masculine du monde académique et au népotisme y régnant. C'est le récit émouvant de ces rêves brisés, mais aussi d'une foi inébranlable en les vertus de la science qu'on lira ici, sous la plume de M. J. Minckwitz elle-même, dans ses lettres à Gaston Paris et à Paul Meyer.

---

<sup>1</sup> Silvia Bolliger, « Ruhm der Liberalität? Eine historisch-kritische Untersuchung über die ersten 20 Jahre Frauenstudium an der Philosophischen Fakultät I der Universität Zürich (1875–1895) », Univ. Zürich : MA-Arbeit, 2003, 50–1.

Les origines familiales de M. J. Minckwitz posent problème. Son père était-il vraiment le célèbre écrivain et philologue Johannes Minckwitz (1812–1885)<sup>2</sup>? Outre le fait que ce dernier n'apparaît dans aucun document officiel concernant M. J. Minckwitz qui nous soit connu, deux indices dans les mises qu'on va lire jettent un doute sur cette ascendance : l'avocat Robert Süpfle (1864–1903) dont il sera question dans la lettre 5 et qui selon M. J. Minckwitz avait été un « ami de feu [s]on père », n'avait que 21 ans à la mort de Johannes Minckwitz; dans la lettre 14, l'auteure présente le maire de Karlsruhe, Karl Schnetzler (1846–1906), comme ayant fréquenté la maison paternelle « il y a une douzaine d'années », ce qui nous ramène vers 1886, date difficilement conciliable avec celle de la mort de Johannes Minckwitz, survenue en 1885. L'épistolière évoque, en revanche, régulièrement sa mère, avec qui elle vit tout au long des années que couvre la correspondance avec les deux maîtres parisiens; mais à part le fait que celle-ci était née à Dresde, information que nous donne la lettre 22, nous ne disposons pas d'autres renseignements sur ce personnage non plus.

Le *curriculum vitae* inséré par M. J. Minckwitz dans la version publiée de sa thèse nous fournit quelques informations, parcimonieuses, il est vrai, sur son enfance et sa jeunesse<sup>3</sup>. Née à Leipzig le 13 janvier 1868, c'est sa mère qui lui aurait appris le latin, matière qui, à l'époque, n'était pas enseignée aux filles dans les écoles publiques. Ayant passé, à l'âge de 18 ans, un examen d'enseignante pour écoles de filles, elle aurait donné pendant cinq ans, de 1886 à 1891, des cours privés, à des étrangers avant tout (le *curriculum* ne précise pas les matières).

<sup>2</sup> L'idée est suggérée par Hausmann, qui s'appuie sur un article de L. Fränkel de 1906 dans la *Deutsche Allgemeine Bibliographie*, voir [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Minckwitz,\\_Maria\\_\(Marie\)\\_Helene\\_Johanna](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Minckwitz,_Maria_(Marie)_Helene_Johanna), consulté le 10 octobre 2017. Fränkel écrit : « [Johannes] M[inckwitz] hat dann nochmals geheirathet und ist da Vater der vortrefflichen Romanistin Dr. Marie Joh. M. (geb. 1868) geworden, welche von ihm den tieferen philologischen Feinsinn geerbt hat », <http://www.deutsche-biographie.de/pnd117047643.html>, consulté le 20 mars 2018.

<sup>3</sup> *Beiträge zur Geschichte der französischen Grammatik im siebzehnten Jahrhundert. I. Der Purismus bei Uebersetzern, Lexikographen, Grammatikern und Verfassern von Observations und Remarques. II. Gilles Ménage und seine Observations sur la langue française*. Inaugural-Dissertation der I. Section der Hohen Philosophischen Facultät der Universität Zürich zur Erlangung der Doctorwürde, vorgelegt von Marie J. Minckwitz. Genehmigt auf Antrag der Herren Prof. Dr. H. Morf und Prof. Dr. J. Ulrich (Berlin : Verlag von Wilhelm Gronau, 1897) [Separat-Abdruck aus Band XIX der ZfSL], s. p.

Nous sommes un peu mieux renseignés sur les années qui suivent, grâce à une série d'autres documents et études, ainsi qu'aux lettres qu'on lira ici. Au semestre d'hiver 1891–1892, M. J. Minckwitz s'inscrit à l'université de Zurich, en histoire de la langue et de la littérature françaises (branche principale) et en histoire de la langue et de la littérature anglaises (branche secondaire). Au bout de trois ans, en février et mars 1894, elle passe avec succès, nous l'avons dit, ses examens de fin d'études. C'était le vingtième doctorat zurichois en sciences humaines accordé à une femme. Sa thèse, consacrée aux grammairiens du XVII<sup>e</sup> siècle, reçoit de Heinrich Morf<sup>4</sup> la mention *diligentissime et sagaciter conscripta*<sup>5</sup>. Après avoir passé le semestre d'été 1894 à Zurich encore, M. J. Minckwitz part pour Paris en hiver 1894, et y restera jusqu'en septembre 1895. Lors de son séjour dans la capitale française, elle fréquente, entre autres, les cours de Paul Meyer, certainement au Collège de France et peut-être aussi à l'École des chartes, et de Gaston Paris, à l'École pratique des Hautes Études (EPHE). Elle a eu le privilège de participer aux fameuses « réunions du dimanche » que celui-ci avait pris l'habitude d'organiser à son domicile et qui étaient réservées aux élèves que le savant tenait pour particulièrement doués. Dans son *curriculum vitae* toujours, elle affirme, sans autre précision, avoir passé quelque temps en Angleterre aussi. À la fin du texte, elle énumère, par ordre alphabétique, tous les professeurs chez qui elle aurait suivi des cours et séminaires : « Baechtold<sup>6</sup>, Blümner<sup>7</sup>, F. Brunot<sup>8</sup>, Des-

<sup>4</sup> Sur Heinrich Morf (1854–1921), professeur de philologie romane à l'université de Zurich de 1889 à 1901, année de son départ pour Francfort, voir Richard Trachsler, « Heinrich Morf (1854–1921). Le bâtisseur déchu », in *Portraits de médiévistes suisses (1850–2000) : une profession au fil du temps*, éd. par Ursula Bähler et Richard Trachsler (Droz : Genève, 2009), 141–76.

<sup>5</sup> Quant aux rapports de thèse de Morf et d'Ulrich, le deuxième rapporteur, ainsi qu'à ceux des examens écrits et oraux, voir Bolliger, « Ruhm der Liberalität? », 73–4. Bolliger note que ce n'est que trois ans après les examens que Minckwitz publiera son travail, ce qui, paraît-il, était fort inhabituel à l'époque. La lettre 4 suggère un travail de refonte important imposé par Morf.

<sup>6</sup> Jakob Baechtold (1848–1897), professeur de littérature allemande à l'université de Zurich, spécialiste de la littérature suisse.

<sup>7</sup> Hugo Blümner (1844–1919), professeur d'archéologie et de philologie classique à l'université de Zurich, dont il fut recteur en 1888–1889.

<sup>8</sup> Ferdinand Brunot (1860–1938), chargé de cours, puis professeur d'histoire de la langue française en Sorbonne.

chanel<sup>9</sup>, L. Duvau<sup>10</sup>, Faguet<sup>11</sup>, É. Gebhart<sup>12</sup>, Gilliéron<sup>13</sup>, Hitzig<sup>14</sup>, Hoffmann<sup>15</sup>, Kägi<sup>16</sup>, Larroumet<sup>17</sup>, P. Meyer, Morf, Morel<sup>18</sup>, G. Paris, Petit de Julleville<sup>19</sup>, É. Picot<sup>20</sup>, P. Passy<sup>21</sup>, Pizzo<sup>22</sup>, G. Rossignol<sup>23</sup>, G. Schirmer<sup>24</sup>, L. Stein<sup>25</sup>, L. Tobler<sup>26</sup>, Ulrich<sup>27</sup>, Th. Vetter<sup>28</sup>. » Outre la philologie romane et anglaise, ce sont avant tout les langues méridionales et la philologie classique qui semblent avoir été les sujets privilégiés de M. J. Minckwitz.

Son mariage avec le philologue roumain Alexandru Philippide (1859–1933) conclu en octobre 1895 à Saint-Hilier ne durera que trois mois et s'avérera désastreux. Le diagnostic de Minckwitz est clair : son mari a dû être affecté

<sup>9</sup> Émile Deschanel (1819–1904), professeur de langue et littérature françaises modernes au Collège de France.

<sup>10</sup> Louis Duvau (1864–1903), enseignait la grammaire comparée à l'EPHE, dont il a été directeur-adjoint de 1891 à 1902.

<sup>11</sup> Émile Faguet (1847–1916), suppléant, puis professeur de poésie française en Sorbonne.

<sup>12</sup> Émile Gebhart (1839–1908), professeur de littérature méridionale en Sorbonne.

<sup>13</sup> Jules Gilliéron (1854–1926), enseignait la dialectologie de la Gaule romane à l'EPHE.

<sup>14</sup> Hermann Hitzig (1843–1918), professeur de philologie classique à l'université de Zurich.

<sup>15</sup> S'agirait-il de Karl Hofmann (1819–1890), professeur de philologie germanique et romane à l'université de Munich ?

<sup>16</sup> Adolf Kägi (1849–1923), professeur de grammaire comparée, de sanscrit et de philologie classique à l'université de Zurich.

<sup>17</sup> Gustave Larroumet (1852–1903), professeur de littérature moderne en Sorbonne.

<sup>18</sup> Il s'agit certainement d'Alfred Morel-Fatio (1850–1924), hispaniste, suppléant par intermittences (1884), puis successeur (1907) de Paul Meyer au Collège de France, à la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale.

<sup>19</sup> Louis Petit de Julleville (1841–1900), professeur de littérature française du Moyen Âge et d'histoire de la langue française en Sorbonne.

<sup>20</sup> Émile Picot (1844–1918), professeur de langue roumaine à l'École des langues orientales vivantes.

<sup>21</sup> Paul-Édouard Passy (1859–1940), fondateur, en 1886, de l'Association phonétique internationale, enseignait la phonétique générale et comparée à l'EPHE.

<sup>22</sup> Giuseppe Pizzo (1856–1930), professeur de langue et littérature italiennes à l'École polytechnique de Zurich.

<sup>23</sup> Jean-Pierre Rossignol (1803–1893), professeur de langue et littérature grecques au Collège de France.

<sup>24</sup> Gustav Schirmer (1860–1934), privat-docent de langues et littératures anglaises et irlandaises à l'université de Zurich.

<sup>25</sup> Ludwig Stein (1859–1930), professeur de philosophie à l'université de Berne.

<sup>26</sup> Ludwig Tobler (1827–1895), frère aîné d'Adolphe Tobler, professeur de langue et littérature germaniques anciennes à l'université de Zurich.

<sup>27</sup> Jakob Ulrich (1856–1906), professeur de philologie romane à l'université de Zurich.

<sup>28</sup> Theodor Vetter (1853–1922), professeur de langue et littérature anglaises à l'université de Zurich, ainsi qu'à l'École polytechnique de Zurich.

de troubles psychiques graves par lesquels il a semé la terreur autour de lui (lettre 5). Les différentes publications en hommage à Philippide se voileront d'un silence pudique au sujet du caractère pour le moins difficile du linguiste roumain<sup>29</sup>. On trouvera cependant ailleurs des témoignages accablants de l'attitude misogyne de Philippide combinée à une psychologie des peuples des plus irréflechies que nous ne prendrons pas la peine de citer<sup>30</sup>. Le reste de la tragédie se lira ici<sup>31</sup>.

Ne profitant d'aucun appui solide – même G. Paris n'était apparemment pas en mesure de l'aider autrement que par des paroles encourageantes et des lettres de recommandation –, M. J. Minckwitz ne trouvera pas de poste stable, du moins dans les années que couvrent ses missives à G. Paris et à P. Meyer. Elle se voit systématiquement devancée par de jeunes hommes (et une fois au moins par une jeune femme aussi, voir lettre 25) bénéficiant de réseaux plus efficaces. À plusieurs reprises, elle se plaint amèrement de la misogynie ambiante qui règne dans le monde académique et, au-delà, dans la société tout court. Caractéristique, sans doute, des femmes auxquelles on fait constamment sentir leurs prétendues insuffisances, ses lettres se présentent comme un mélange douloureux d'autodénigrement et de fierté, de déférence et d'audace, d'un sentiment d'infériorité internalisé, donc, et d'un cri de revendication d'une reconnaissance tant professionnelle que personnelle.

Divorcée, gagnant sa vie dans des conditions constamment précaires<sup>32</sup> et acceptant, en plus, des corvées de politesse (voir lettres 15 et 22) – alors que Philippide, de son côté, se remarie au bout de quelques mois, avec une jeune

<sup>29</sup> Ainsi, Iorgu Jordan passe sous silence tout ce qui pouvait ternir l'image de son maître. Le caractère difficile de Philippide se réduit pour lui à ce que celui-ci aurait été atteint de « scepticisme » et de « misanthropie » et dominé par des « contradictions multiples » (I. Jordan, *Alexandru I. Philippide* [București : Editura științifică, 1969], 26, 41). En note, il récuse comme étant « invraisemblables » certaines « légendes » mises en circulation par Mihail Sevastos, sans pour autant préciser la nature de ces rumeurs (29, n. 1).

<sup>30</sup> On se reportera à *Alexandru I. Philippide în dialog cu contemporanii*, II, ediție îngrijită, prefață, traduceri, note și indice, de I. Oprișan (București : Editura Minerva, 1987) et Lucian Nastasă, *Intelectualii și promovarea socială (Pentru o morfologie a câmpului universitar)* (Cluj-Napoca : Editura Limes, 2004), 62–5.

<sup>31</sup> Précisons que contrairement à ce que note le site anglais de Wikipedia dont l'auteur a mal lu Nastasă, J. M. Minckwitz et Philippide ne semblent pas avoir eu d'enfant – et, bien sûr, Minckwitz n'était pas la fille d'un professeur zurichois comme le détaille la même notice, [https://en.wikipedia.org/wiki/Alexandru\\_Philippide](https://en.wikipedia.org/wiki/Alexandru_Philippide), consulté le 10 novembre 2017.

<sup>32</sup> L'expression « nouvelle crise » que Minckwitz utilise dans la lettre 6 pour parler de la catastrophe de son mariage suggère que sa vie d'avant avait déjà été difficile.

Roumaine de 17 ans<sup>33</sup>, et continue allègrement sa carrière universitaire, soutenu par une solidarité masculine qui ne s'embarrasse guère d'histoires privées (ne mentionnons ici que son amitié avec Hermann Suchier, voir lettre 22<sup>34</sup>) –, M. J. Minckwitz se crée une patrie intellectuelle et spirituelle à elle, matérialisée, on le verra, dans la revue *Romania* et nourrie des souvenirs de son séjour parisien, de son amour et son admiration profonds de la France, ainsi que d'une haute conception du travail scientifique et des valeurs morales inhérentes à la science désintéressée telles que son maître G. Paris les développa dans son *discours de réception* à l'Académie française<sup>35</sup>. C'est au nom de ces valeurs aussi qu'elle se prononcera sur l'Affaire Dreyfus (lettre 14).

M. J. Minckwitz se sentait certainement beaucoup plus proche de G. Paris que de P. Meyer. Dans les trois missives adressées à Meyer, le ton semble légèrement surfait et adapté à l'humeur sarcastique de celui-ci. Il en va tout différemment des lettres à G. Paris, écrites dans un registre beaucoup plus naturel. La profonde sympathie que M. J. Minckwitz portait à G. Paris se montre de façon émouvante dans ce que l'on pourrait prendre comme une prémonition dans sa dernière lettre, datée du 14 novembre 1902 : « Je suis inquiète en réfléchissant à cette activité énorme qui pourrait miner à la fin votre précieuse santé! », lui écrit-elle, et ajoute : « Est-ce que vous vous soignez toujours quand il le faut? » G. Paris meurt quatre mois plus tard à peine. Les « Gedenkblätter » que publiera M. J. Minckwitz en 1904 se lisent comme un vibrant hommage à l'homme et au savant que fut G. Paris, mais aussi comme un texte autobiographique qui témoigne de l'importance du personnage pour sa propre existence, en tant que chercheuse et en tant que femme, importance dont les 29 lettres qui nous sont parvenues ne sauraient être qu'un faible reflet<sup>36</sup>. Au regard de sa vie, l'un des plus beaux éloges qu'elle puisse faire à G. Paris est celui d'avoir œuvré à l'émancipation des femmes dans le monde académique : « Noch harrt der Geschlechterstreit in der

wissenschaftlichen Arbeitsberechtigung einer unparteiischen Schlichtung. G. Paris ist auch hier ein untrüglicher Wegweiser »<sup>37</sup>.

À la fin de sa notice consacrée à M. J. Minckwitz, Frank-Rutger Hausmann écrit : « [sie] ging möglicherweise vor Ausbruch des Ersten Weltkriegs nach Paris, wo sich ihre Spuren verlieren »<sup>38</sup>. Le fait est que M. J. Minckwitz continuera pendant la Première Guerre mondiale à envoyer ses comptes rendus depuis Munich. Tout le reste nous est, pour l'instant, inconnu, et nous espérons donc que l'édition de la présente correspondance donne l'élan à une étude approfondie de la vie et de l'œuvre d'une femme philologue tombée, comme tant d'autres sans doute, dans les oubliettes de l'histoire<sup>39</sup>.

### Documents et critères d'édition

Les lettres de M. J. Minckwitz à G. Paris et à P. Meyer sont conservées au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (BNF), dans les fonds Gaston Paris (NAF 24449, f. 354–408<sup>40</sup>) et Paul Meyer (NAF, 24424, f. 218–223) respectivement. À ce jour, nous n'avons pas retrouvé les contreparties<sup>41</sup>. Quelques rares lettres mises à part auxquelles la correspondance fait allusion et qui semblent s'être perdues, nous sommes en présence de la totalité des lettres adressées par M. J. Minckwitz à G. Paris. En revanche, nous ne possédons que trois missives de M. J. Minckwitz à P. Meyer, et il est difficile de dire dans quelle proportion des lettres se sont perdues<sup>42</sup>.

À part l'accentuation des majuscules, que nous avons ajoutée, l'orthographe, la ponctuation et la disposition en paragraphes des originaux ont été maintenues, ainsi que les ratures. Les soulignements ont été rendus par des italiques.

<sup>33</sup> Nastasă, *Intelectualii și promovarea socială*, 64.

<sup>34</sup> En revanche, nous n'avons pas trouvé trace d'un rapport personnel entre G. Paris et Philippide. Le philologue français ne consacre qu'un seul et bref compte rendu aux travaux de son homologue roumain, plus précisément à un article de Philippide dans les *Mélanges Suchier, Forschungen zur Romanischen Philologie* (Halle : Niemeyer, 1900) consacré à « Lateinischer und Rumänischer Wortaccent », en y intégrant une note très sévère de Louis Havet, *Romania* 29 (1900) : 579–80.

<sup>35</sup> Voir n. 71.

<sup>36</sup> M. J. Minckwitz, « Gedenkblätter », *ZfSL* 27 (1904) : 261–88.

<sup>37</sup> Minckwitz, « Gedenkblätter », 283.

<sup>38</sup> Voir Hausmann, « Minckwitz, Maria (Marie) Helene Johanna », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischstudien.de/index.php?title=Minckwitz,\\_Maria\\_\(Marie\)\\_Helene\\_Johanna](http://lexikon.romanischstudien.de/index.php?title=Minckwitz,_Maria_(Marie)_Helene_Johanna), consulté le 11 novembre 2017.

<sup>39</sup> L'œuvre de Minckwitz comporte un nombre considérable d'articles et de comptes rendus dont il conviendra de faire un relevé complet à partir des revues et des journaux cités ici même dans les lettres et notes.

<sup>40</sup> Les missives à G. Paris sont mal classées ; nous en avons rétabli l'ordre chronologique.

<sup>41</sup> Quelques bribes de lettres qu'elle avait reçues de G. Paris sont citées par Minckwitz dans ses « Gedenkblätter ».

<sup>42</sup> Les « Gedenkblätter », 264 mentionnent une lettre du Nouvel An de Meyer de 1903 et confirment donc l'idée que la correspondance entre celui-ci et Minckwitz a continué.

Dans la présentation des lettres, seule a été uniformisée la disposition des « hors-textes », c'est-à-dire les en-têtes comprenant les dates et les lieux, ainsi que les formules de salutations.

Le fait que le français n'était pas la langue maternelle de M. J. Minckwitz se montre dans un certain nombre de constructions maladroites voire fautives. Pour ne pas falsifier le caractère des lettres, nous avons renoncé à une correction tacite de ces constructions. Ainsi, le lecteur trouvera tantôt un ajout entre crochets, tantôt un [sic] et tantôt, quand le problème dépasse l'unité d'un syntagme bien circonscrit, une note en bas de page. En revanche, nous ne signalons pas les problèmes de la ponctuation largement calquée sur celle de l'allemand (virgules avant conjonctions, notamment) et que nous avons scrupuleusement maintenue. L'impression d'une certaine pédanterie susceptible de naître à la lecture de nos interventions, même réduites au strict nécessaire et respectant les usages de l'époque ainsi que certains effets de style idiosyncrasiques<sup>43</sup>, sera contrebalancée, nous l'espérons, par le gain d'authenticité.

Les notices biographiques sont données à la première occurrence du nom, y compris dans l'introduction.

\*

\*\*

### Abréviations

AF	Académie française
EPHE	École pratique des Hautes Études
NAF	Nouvelles acquisitions françaises
ZfSL	<i>Zeitschrift für französische Sprache und Literatur</i>

Le *Romanistenlexikon* que Frank-Rutger Hausmann est en train de publier dans la collection « Beihefte : Romanische Studien » (Munich : AVM) sera cité par la seule référence électronique aux entrées consultées.

### Remerciements

Nos remerciements chaleureux vont à Iona Booth, Marie Burkhardt, Alain Corbellari, Dumitru Chihai, Melita Lajqi, ainsi qu'à Fanny Mailliet.

<sup>43</sup> Nous avons ainsi renoncé à marquer d'un [sic] un certain nombre de tournures problématiques récurrentes, comme « s'approcher » au lieu d'« approcher » et des archaïsmes, probablement involontaires, dont relève notamment la place des pronoms dans quelques constructions syntaxiques (« on m'a voulu persuader »).

### Lettres de Maria Johanna Minckwitz à Gaston Paris

1.

Lundi, le 15 avril [1895]<sup>44</sup>

Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre de la part de M. Koschwitz<sup>45</sup>, datée du 12 avril, réponse vraiment charmante. En voilà le contenu principal :

Natürlich werde ich mit Vergnügen mein Möglichstes tun, für Sie eine passende Stellung zu finden. – Bitte, bewegen Sie M. Gaston Paris, den ich bestens grüsse, mir ein Empfehlungsschreiben für Sie zuzusenden und ausserdem schicken Sie mir beglaubigte Abschriften Ihrer Zeugnisse. Ich werde mich dann um Ihre Anstellung bemühen, wie ein guter Papa um die seiner Tochter.....

Vous êtes si bon pour moi, Monsieur, que j'ose vous envoyer ces quelques lignes, même pendant les vacances, croyant que l'affaire vous intéresse aussi un peu. Je vous aurais porté la lettre de M. Koschwitz moi-même si je n'avais pas eu peur de devenir importune et d'abuser trop de votre bonté pour vos élèves.

Veillez agréer, cher Maître, que j'admire de tout mon cœur, l'assurance de la plus haute reconnaissance de votre très dévouée

J. Minckwitz  
5 rue Thérèse.

2.

Paris, le 8 août, 1895.  
5 rue Thérèse<sup>46</sup>

Monsieur,  
Cher Maître

Demain vous allez célébrer l'anniversaire de votre naissance<sup>47</sup> et vous permettez certainement à votre élève très dévouée et très reconnaissante de se servir de cette occasion pour vous présenter ses félicitations sincères et affectueuses!

Comme toujours quand je suis profondément touchée, cher Maître, je ne sais pas exprimer en français tout ce qui m'est dicté par le cœur. Vous avez eu tant de bonté et d'indulgence pour moi pendant tout mon séjour à Paris que je ne saurais pas du tout vous dire combien j'ai été heureuse d'avoir eu l'idée de venir en France!

<sup>44</sup> BNF, NAF 24449, f. 402.

<sup>45</sup> Eduard Koschwitz (1851–1904), professeur, à cette époque, de philologie romane à Greifswald et recteur de cette université. Cofondateur, avec Gustav Körting, de la ZfSL (1879) où va paraître la thèse de Minckwitz. Pour plus de détails, voir Hausmann, « Koschwitz, Eduard », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Koschwitz,\\_Eduard](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Koschwitz,_Eduard), consulté le 12 novembre 2017.

<sup>46</sup> BNF, NAF 24449, f. 362–3.

<sup>47</sup> G. Paris est né le 9 août 1839.

Aujourd'hui je ne saurais vous envoyer d'autres nouvelles de ma part, que celle, que je me vois obligée de travailler encore assidûment à la Bibliothèque Nationale jusqu'au 1<sup>e</sup> septembre. Alors je vais quitter Paris pour me reposer un peu moi aussi.

Mais demain votre temps sera occupé par des choses plus agréables que la lecture des lettres de pauvres femmes savantes comme moi, c'est pourquoi je n'ose ajouter autre chose que quelques lignes d'un poème roumain d'Eminescu, que je viens de traduire dans mes heures de loisir et qui me semblent être faites expressément pour vous :

Mag immerhin dies Jahr entfliegen,  
Versinken zur Vergangenheit,  
Doch deiner Seele bleibt erhalten  
Ihr voller Schatz in Ewigkeit<sup>48</sup>!

J'espère, cher Maître, que vous voudrez bien présenter mes compliments respectueux à Madame Paris<sup>49</sup>, que j'admire de tout mon cœur, et embrasser pour moi votre petite fée de fille<sup>50</sup>, dont j'ai conservé un souvenir bien tendre.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la plus profonde admiration de votre très dévouée

J. Minckwitz.

### 3.

Jași, le 17/29 octobre 1895  
7, Strada Lățescu 7<sup>51</sup>

Monsieur,  
Cher Maître,

Que je me réjouis d'avoir reçu de vos nouvelles dans ma nouvelle patrie! Je vous remercie, à vous et à [sic] Madame Paris, de tout mon cœur pour de vos bons souhaits pour l'avenir. Me voilà bien éloignée, quatre jours et quatre nuits, de Paris, où j'ai reçu tant de richesses intellectuelles, tant de preuves de bonté et d'hospitalité, surtout de la part de mes chers maîtres, de sorte que je ne cesserai jamais de me considérer comme une élève et une amie très dévouée de la France.

Vous avez raison, cher maître, en supposant que mon mari est l'auteur des travaux sur la langue et la littérature roumaine dont vous avez bien voulu me parler

<sup>48</sup> Il s'agit du poème intitulé « Cu mâine zilele-ți adaogi... », publié par Titu Maiorescu dans le recueil *Poezii* (București : Editura Librăriei Socec & Comp., 1883). Minckwitz consacrera une étude à Mihai Eminescu (1850–1889), le plus célèbre poète romantique de Roumanie, dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 128 (1900) : 1–4.

<sup>49</sup> En 1891, G. Paris avait épousé en secondes noces Marguerite Savary (1852–1917), née Mahou; c'est par ce mariage qu'il était devenu propriétaire du château de Cerisy-la-Salle.

<sup>50</sup> Marguerite Paris, dite Griette, née en 1892; elle sera l'une des innombrables victimes de la grippe espagnole en 1919.

<sup>51</sup> BNF, NAF 24449, f. 364–5.

dans votre lettre. Et vous avez encore raison de penser que je ne saurais que profiter de ses conseils en ce qui regarde mes études philologiques bien modestes, comme vous le savez. Assurément la bonne semence que vous, surtout, m'avez consacrée, ne sera pas entièrement prodiguée, je l'espère sincèrement au moins.

Pour le moment, je lutte avec beaucoup de difficultés. Ma connaissance de la langue roumaine est tout à fait insuffisante, en ce qui regarde la vie de pratique de tous les jours. Je suis embarrassée pour les moindres bagatelles. Cette situation est maladroitement et comique à la fois. En tout cas je me vois corrigée de la vanité de me croire très savante. Mon mari doit avoir beaucoup de patience pour quelques mois en voyant son épouse réduite de temps en temps au rôle des sourds-muets. Mais où dans le monde, n'y aurait-il pas quelques nuages obscurcissant le soleil? Peu à peu j'espère que je vais surmonter cet obstacle fâcheux, comme tant d'autres auparavant.

Il y a une très belle bibliothèque (celle de mon mari) à ma disposition; je n'aurais donc pas d'excuse en cas de paresse, que les livres me manquent pour des travaux de romaniste. En outre il y a la bibliothèque de l'Université de Jași. Notre chère « Roumanie », comme mon mari me l'a promis, sera aussi installée dans notre maison, j'aurais [sic] donc toujours un peu de vos nouvelles de vous, cher maître, indirectement, c'est vrai. Mais directement aussi, de temps en temps, n'est-ce pas?

J'espère que vous et Madame Paris serez en bonne santé pendant tout l'hiver. Et votre petite fée de fille? Que je voudrais la voir de nouveau en montant chez vous le dimanche! Qui va occuper ma place à votre gauche cet hiver?

Mon mari, ma mère (qui a bien voulu m'accompagner) et moi vous envoient [sic], à vous et à Madame Paris, mille compliments. Madame Paris, n'aurait-elle pas une photographie de votre petite fée pour moi? Cher maître, vous me voyez bien intrépide, mais aux nouvelles-mariées on accorde ça [sic] et là une petite faveur???<sup>52</sup>

Veillez croire à l'admiration et à la reconnaissance profondes de votre très dévouée

J. Philippide-Minckwitz.

### 4.

Jassy, le 30 décembre 1895  
7 Strada Lățescu<sup>53</sup>

Monsieur,  
Cher Maître,

C'est la fin de l'année qui s'approche et je ne voudrais à aucun prix qu'elle s'écoule sans que je vous présente, à vous et à Madame Paris, mes vœux les plus sincères pour l'avenir.

<sup>52</sup> Les trois points d'interrogation figurent dans l'original.

<sup>53</sup> BNF, NAF 24449, f. 366–7.

Veillez croire, cher maître, au dévouement respectueux que je vous dois sous beaucoup de points de vue, à la reconnaissance surtout que je ressens en me souvenant de mon séjour, hélas trop court à Paris.

Me voilà installée à peu près dans ma nouvelle patrie, réconciliée, si j'ose employer ce terme peu gracieux [*sic*], à mes devoirs de femme de ménage. Peu à peu je gagne un peu plus de temps pour mes études, d'autant plus que nous menons ici une vie presque solitaire.

Au mois de janvier j'espère envoyer la copie de ma thèse de Zurich à Monsieur Morf pour obtenir enfin le droit de la faire imprimer. Ayant rempli ce devoir, je me consacrerai entièrement à mes études du moyen âge. J'ose espérer que votre conseil si précieux ne me manquera pas si je vais le demander, bien entendu, pas trop souvent ?

Cette année nouvelle j'aurai moi-même la chère Romania à ma disposition, comme je vous l'ai déjà annoncé dans une lettre que vous avez peut-être reçue.

Je m'estimerai bien heureuse si je recevais une fois de vos nouvelles ! Naturellement je comprends que peu à peu le souvenir d'une élève simple comme moi s'effacera dans votre mémoire, mais laissez-moi espérer que les petits efforts que je ferai pour vous rappeler le résultat de l'année que j'ai passée à Paris, vous fourniront la preuve que moi aussi je n'ai pas été tout à fait insensible à tout ce qu'il y a de beau et de sublime dans vos écrits et dans vos conférences.

Veillez croire, cher maître, au dévouement respectueux et à l'admiration profonde de votre très dévouée

J. Minckwitz-Philippide.

## 5.

Avril, 1896<sup>54</sup>.

Monsieur,  
Cher Maître

Je viens de recevoir par l'intermédiaire de M. Duvau le certificat que vous avez bien voulu m'envoyer pour m'aider un peu dans les projets que j'ai dû former pour l'avenir. Peut-être M. Duvau vous a-t-il déjà parlé de ma triste situation. Moi, je ne l'ai pas encore pu faire jusqu'à présent, étant tout à fait découragée et hélas, bien souffrante. Mais aujourd'hui je vois que c'est absolument mon devoir de vous écrire quelques lignes pour vous exprimer ma profonde reconnaissance de cette nouvelle preuve de bonté que vous avez bien voulu me donner.

Comme vous le savez peut-être déjà, j'ai dû quitter la Roumanie au mois de janvier. Le 8 janvier, par un froid terrible, un froid de Russie, ma pauvre mère et moi nous avons été tout d'un coup, en robes de chambre, dans la rue d'une ville presque inconnue, sans savoir où diriger nos pas. Mon mari dans un accès de folie furieuse, je ne saurais même aujourd'hui m'expliquer autrement sa conduite, m'ayant voulu

tuer tout d'un coup à l'aide d'une hache qu'il tenait près de lui déjà depuis une demi-heure à peu près, ma mère avait eu l'idée de lui arracher les lunettes et de me sauver de cette manière d'une mort certaine. Un moment plus tard nous étions dans la rue. Le consul allemand étant absent à cause d'une invitation, il ne nous restait [d']autre moyen que d'errer dans les rues jusqu'au soir. Vers 9 heures du soir un ami de mon mari, me reconnut en passant et nous conduisit à un hôtel. Tout à fait épuisées, malades nous avons quitté la Roumanie pour nous réfugier en Allemagne. Je dois même cacher mon séjour, car de la part de mon mari j'ai reçu (Vienne, poste-restante) des lettres impérieuses où il demande mon retour et m'accuse de l'avoir rendu furieux en lui lançant des regards de diable !

Je ne vois aucun espoir pour l'avenir, cher maître. Parce que j'ai observé dès notre arrivée en Roumanie, que mon mari souffrait d'une nervosité incroyable. Presque chaque jour il me faisait des scandales, des scènes sans que je sùs [*sic*] pourquoi. Il ne m'a présentée à personne de ses connaissances, il me tenait presque enfermée dans une maison tout à fait isolée. Même les lettres qui arrivaient pour moi, le rendaient irrité. À Iassy on m'a voulu expliquer que mon mari a toujours été comme cela, qu'il a le caractère violent, qu'il est excentrique. On m'a même voulu persuader de retourner chez lui, mais le consul allemand nous a averti[es], que le lendemain son employé, envoyé par lui pour prendre de nos nouvelles, a vu une porte largement ouverte, et le piano de maman presque coupé en deux à coups de hache. En effet, c'est mon mari, qui l'a fait pendant la nuit sans s'inquiéter de notre sort. Donc, l'état de folie semble bien avancé déjà.

Vous ne m'en voudrez pas, cher maître, que j'ose vous écrire de telles choses faites à [*sic*] attrister tout le monde ? Mais vous avez été si bon pour moi pendant toute l'année que j'ai été à Paris, que je ne saurais faire autrement.

Ma santé est tout à fait ébranlée, c'est pourquoi je vous prie de ne pas être choqué des expressions mal choisies que j'ai peut-être employé[es] dans cette lettre. En tout cas, vous saurez au moins ma situation et vous comprendrez un peu mieux pourquoi j'ai hésité d'abord de m'adresser directement à vous pour vous demander un certificat.

J'espère, cher maître, que vous êtes en bonne santé, de même que toute votre famille ! Que cette année accomplisse tout ce que vous désirez et attendez.

Pour le moment, j'ose seulement ajouter, que toutes mes lettres sont expédiées par M. Robert Süpfle<sup>55</sup>, avocat à Karlsruhe (Kaiserstrasse, 92[]), ami de feu mon père ; de même il reçoit toutes les lettres qui me sont envoyées.

Votre très dévouée et reconnaissante

J. Minckwitz-Philippide.

<sup>54</sup> BNF, NAF 24449, f. 354-5.

<sup>55</sup> Robert Süpfle (1874-1932) sera nommé à la Cour suprême de l'Empire allemand en 1910.

6.

Monsieur,  
Cher Maître

C'est le 9 août qui s'approche et me rappelle en même temps la fête que vous allez célébrer, je l'espère de tout mon cœur, en bonne santé et entouré de tous ceux qui vous sont chers. Mais moi aussi, votre élève dévouée et reconnaissante, j'ose vous demander un moment de souvenir en vous envoyant pour votre fête mes félicitations les plus sincères. J'espère de tout mon cœur, cher maître, que l'année qui s'est envolée de nouveau, vous laisse une grande satisfaction quant à vos succès et de même la joie profonde et intime que le bonheur, ressenti au foyer, répand dans le cœur de celui qui se sent aimé et admiré de toute une famille. Peut-être, cher maître, vous trouverez mon français un peu obscur, mais je suis sûre que Madame Paris, si elle veut bien me faire l'honneur de lire ma lettre comprendra ce que j'ai voulu dire. Pour le moment je vous prie de lui dire, que je l'admire encore autant que le soir que j'ai passé l'année dernière à votre [...] <sup>58</sup>. Peut-être en apprenant qu'il y a une nouvelle crise dans ma triste vie elle voudra bien se rappeler mon souvenir dans ses prières!

Pour le moment, je ne veux rien ajouter, cher maître, sinon que je n'oublierai jamais la bonté que vous avez eue pour moi et que je suis votre conseil en travaillant autant que possible pour trouver l'oubli du passé.

J'avais espéré pouvoir vous envoyer une copie de ma thèse de Zurich, mais elle va être d'abord publiée prochainement dans la « Zeitschrift für Neufanzösisch [»] (Behrens) <sup>59</sup>. Je dois donc attendre. Naturellement je n'oublie pas le Willehalm <sup>60</sup>.

Votre très dévouée J. Minckwitz-Ph.

(Voilà mon adresse : Karlsruhe, Kaiserallee 97 III.)

<sup>56</sup> D[en] = le.

<sup>57</sup> BNF, NAF 24449, f. 356-7.

<sup>58</sup> Mot illisible : « domicile » ou « maison » selon toute vraisemblance.

<sup>59</sup> La thèse de Minckwitz paraît d'abord dans la *ZfSL* XIX (1897), et ensuite, la même année, sous forme de plaquette chez Wilhelm Gronau à Berlin. Dietrich Behrens (1859-1929), professeur de langues modernes à l'université de Giessen, était l'éditeur de la revue en question (voir Hausmann, « Behrens, Dietrich (Dierk) », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Behrens,\\_Dietrich\\_\(Dierk\)](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Behrens,_Dietrich_(Dierk)), consulté le 11 novembre 2017).

<sup>60</sup> Dans l'*Annuaire de l'EPHE, IV<sup>e</sup> section. Sciences historiques et philologiques* (Paris : Imprimerie Nationale, 1896), 65-6, on lit à propos de l'enseignement de G. Paris en 1895 : « La conférence du dimanche a été consacrée à l'étude de la chanson d'*Aliscans* sous ses divers aspects. Le travail y a été très actif. [...] L'exposé de Minckwitz avait porté sur le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach. [...] Plusieurs des travaux lus à la conférence ont paru au directeur d'études offrir assez d'intérêt pour pouvoir, après révision, être réunis en un volume que publierait la Bibliothèque de l'École ». Dans cette lettre, ainsi que dans celles qui suivent, il semble être question de la version écrite de l'exposé de Minckwitz. Le volume annoncé ne paraîtra cependant jamais.

7.

Monsieur,  
Cher Maître,

Voilà enfin le petit travail sur le Willehalm que vous m'avez demandé au mois d'août.

Ici à Karlsruhe, j'ai à lutter avec des difficultés incroyables aussitôt que j'ai besoin de livres ou de revues. J'emprunte autant que possible à la bibliothèque de Heidelberg. Néanmoins je me heurte continuellement à des obstacles imprévus ou à des frais [...] <sup>62</sup> suffire cette année qui a été si désastreuse pour moi. C'est pourquoi je vous prie, cher maître, de vouloir bien m'excuser si je suis peut-être en retard!

Jusqu'à présent j'ai cherché en vain de me laisser convaincre par l'argumentation de M. Suchier concernant l'épisode de l'enlèvement d'Orable <sup>63</sup>. Mon argumentation à moi est peut-être encore trop insuffisante je l'avoue moi-même mais peut-être aurez-vous la bienveillance de lire ce que j'ai écrit à ce sujet dans un stile [*sic*] qui laisse beaucoup à désirer. En tout cas il est tout à fait impossible que Wolfram ait connu les rédactions conservées des « Enfances et de la Prise d'Orange », datant – comme M. Suchier l'avoue lui-même – du commencement du 13<sup>e</sup> siècle. Mais j'espère y revenir plus tard, parce que je prépare un travail étendu sur « Wolfram et ses sources françaises » <sup>64</sup>.

Figurez-vous, Monsieur, qu'ici à Karlsruhe je me vois dans l'impossibilité d'avoir la « Romania ». J'ai été tout à fait consternée quand j'ai voulu emprunter le 16<sup>e</sup> tome qui contient « Eilhart d'Oberg et sa source française » <sup>65</sup>. Personne ne semble travailler ici à Karlsruhe aussitôt que les examens sont passés et qu'on est devenu professeur au gymnase. On n'aspire à autre chose qu'à gagner l'argent nécessaire, et la science ne semble presque plus exister pour ceux qui ont quitté l'université.

Je suis bien triste dans mon isolement à Karlsruhe qui va peut-être durer encore jusqu'au mois d'octobre de l'année prochaine. Dans l'intervalle je dépends pour mes travaux de la bonne volonté de gens trop occupés ou trop insoucieux pour aider une femme aussi triste que moi.

En tout cas je n'ai pas le droit de me plaindre trop amèrement. M. M. Morf et Weeks <sup>66</sup> alternativement m'accablent de preuves de bonté et de sympathie.

<sup>61</sup> BNF, NAF 24449, f. 358-61.

<sup>62</sup> Passage illisible (encre effacée).

<sup>63</sup> Il s'agit de la thèse d'habilitation de Hermann Suchier, *Über die Quelle Ulrichs von dem Türlin und die älteste Gestalt der prise d'Orange* (Paderborn : Schöningh, 1873). G. Paris en avait rendu compte dans *Romania* 2 (1873) : 111-2.

<sup>64</sup> Ce travail ne paraîtra jamais.

<sup>65</sup> Ernest Muret, « Eilhart d'Oberg et sa source française », *Romania* 16 (1887) : 288-363.

<sup>66</sup> Raymond Weeks (1863-1954), philologue et phonéticien américain, avait participé avec Minckwitz à la conférence du dimanche chez G. Paris en 1895, où il avait présenté un exposé



C'est M. Morf qui m'a si chaudement recommandée à M. Behrens, que toute ma thèse de Zurich va être publiée dans la Zeitschrift für frz. Sprache Band XIX.3 : il espère de cette manière me faire un peu connaître et me procurer enfin une place de professeur à un lycée.

Quant à M. Weeks, je suis touchée jusqu'aux larmes chaque fois que je reçois une de ses lettres. En apprenant la terrible catastrophe, il m'a tout de suite écrit pour m'offrir même de l'argent ! Je ne sais pas du tout pourquoi il est si bon envers moi ! Je crois qu'il restera toujours prêt à me servir. Son indignation reste toujours la même. Encore l'autre jour il m'a écrit : Dans notre pays, qu'on appelle « sans loi » en Europe, un homme qui aurait osé traiter sa femme comme vous avez été traitée eut [sic] été tué dans les vingt-quatre heures après la tentation du crime ou chassé hors de la communauté ! Je lui ai répondu : Mais, Monsieur, en Europe, il y a des pays où la femme ne vaut pas mieux qu'une esclave, surtout quand elle est seule dans le monde, sans protection de père et frère !

Mais j'ai peur de vous ennuyer, Monsieur. Que je regrette Paris, mes chers maîtres et la Bibliothèque nationale pendant cet hiver. J'espère y revenir avec certitude avant l'exhibition [sic] de 1900<sup>67</sup>. Mais en attendant je dois me contenter de mille beaux souvenirs que m'a laissés la France.

Agrez, Monsieur, l'assurance de la profonde reconnaissance et admiration de votre très dévouée

M<sup>68</sup>. J. Minckwitz-Philippide

P.S. Au mois de septembre d'octobre j'ai eu l'indiscrétion de vous demander quelques informations concernant le Willehalm. Je suppose que vous n'avez pas eu le temps de répondre. Du reste M. Salmon<sup>69</sup> a eu la bienveillance de me fournir des renseignements.

sur « Le roman italien des *Nerbonesi* » (*Annuaire de l'EPHE*, IV<sup>e</sup> section, 66) ; il fut nommé professeur de philologie romane à l'université du Missouri dès 1895 ; de 1908 à 1909, il enseignera à l'université d'Illinois, puis de 1909 à 1929 à l'université de Columbia. Avec Henry Alfred Todd il fondera en 1910 la *Romanic Review*.

<sup>67</sup> Il s'agira de la cinquième exposition universelle organisée à Paris.

<sup>68</sup> C'est ici pour la première fois que Minckwitz signe de M[aria] J[ohanna].

<sup>69</sup> Amédée Salmon (1857–1920) avait participé avec Minckwitz à la conférence du dimanche en 1895, où il avait présenté un exposé sur « Le manuscrit de Berne de chansons narbonnaises » (*Annuaire de l'EPHE*, IV<sup>e</sup> section, 65). Salmon deviendra professeur de langue et littérature françaises à l'université de Reading.

8.

Karlsruhe i/B.  
97 Kaiserallee III  
le 7 février, 1897<sup>70</sup>.

Monsieur,  
Cher Maître,

Je profite d'un moment de loisir, pour vous envoyer mes félicitations les plus sincères pour le 28 janvier<sup>71</sup> ! Je suis un peu en retard, néanmoins j'ai pris une très vive part à ce grand événement – même de loin. Grâce à votre bonté j'ai pu une fois assister à une séance de l'Académie en 1895<sup>72</sup>. J'ai donc pu m'imaginer maintenant le jour de votre réception ! Et encore j'ai eu la bonne chance de recevoir le samedi suivant le numéro du journal des Débats où votre beau et magnifique discours était imprimé<sup>73</sup> ! Quelle surprise pour moi ! Le journal était envoyé de la part d'un de mes chers maîtres à Paris<sup>74</sup>, qui s'était imaginé que moi, je serais bien heureuse de connaître votre discours en détail. Je me réjouis de tout mon cœur, cher maître, de ce qu'il y a encore tant de belles choses dans le monde, même pour moi ! On a parlé de vos élèves sans nombre à l'étranger, qui vous saluent avec la plus grande admiration. J'espère que vous voudrez bien me compter [sic] moi aussi. Peut-être l'avenir me permettra de vous montrer que je n'ai pas été toute une année en vain à Paris, et que moi, j'aime la science comme on doit l'aimer.

Pour le moment je suis bien occupée. C'est que j'ai à préparer douze conférences, en français et en anglais, que je dois faire à Brème vers le 15 février. Ces conférences vont décider de mon avenir.

Les conférences françaises sont choisies du 17<sup>e</sup> siècle. En parlant de l'Académie, je parlerai naturellement vers la fin de la conférence du dernier événement d'importance : de votre fête de réception.

J'espère que vous ne serez pas mécontent de cette lettre un peu confuse. J'ai dû écrire presque continuellement du matin jusqu'au soir depuis des semaines, et même ma main commence à trembler un peu.

Vers la fin du mois de mars je reviendrai à Karlsruhe. J'espère que mon petit travail sur le Willehalm vous viendra alors à propos.

Pour le moment, je vous prie de croire à mon plus sincère dévouement.

Je suis, cher maître, comme toujours, votre très reconnaissante

M. J. Minckwitz-Ph.

<sup>70</sup> BNF, NAF 24449, f. 368–9.

<sup>71</sup> C'est le jour de réception de G. Paris à l'AF, où il avait été élu le 28 mai 1896.

<sup>72</sup> Il s'agissait de la réception de José-Maria de Heredia à l'AF, voir Minckwitz, « Gedenkblätter », 281–2.

<sup>73</sup> Le discours de G. Paris rendait hommage à Louis Pasteur et était un vibrant plaidoyer pour la science désintéressée (voir Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, 209–35). Il fut publié à plusieurs endroits et aussi comme plaquette (Paris : Calmann-Lévy, 1897).

<sup>74</sup> S'agirait-il de Paul Meyer ?

9.

Karlsruhe, le [...] <sup>75</sup> [18]97  
97 Kaiserallee <sup>76</sup>

Monsieur,  
Cher maître,

Je prends la liberté de vous renvoyer le manuscrit du « Willehalm » et j'ose espérer qu'il viendra à propos. J'ai fait soigneusement toutes les petites corrections que vous avez exigées dans votre lettre du mois de *novembre* dernier et j'ai modifié les passages concernant la captivité de Guillaume auprès de Sinagon <sup>77</sup>. Si je n'ai pu supprimer toutes mes hésitations sur ce point-là, je vous prie de croire que j'ai beaucoup réfléchi avant d'exprimer mes doutes. + <sup>78</sup> J'ai même écrit une fois à M. Cloëtta <sup>79</sup> qui m'a répondu d'une manière très aimable sans pouvoir résoudre les questions que je lui ai posées. Comme presque tous les romanistes il ne s'occupe point du Willehalm. Néanmoins il m'a demandé pourquoi je ne publie pas mon travail qui lui semble bien intéressant d'après les quelques indications que je lui ai faites.

J'espère que la conclusion 5° est écrit[e] en bon français. Est-ce qu'on peut dire : manuscrit *cyclique*? Je connais toutes les expressions que je devrais employer en allemand, mais en français, c'est quelquefois trop difficile pour moi.

Il y a quelques semaines déjà que j'ai quitté la belle ville de Brème où j'ai passé quelques semaines agréables à l'occasion de quelques conférences que j'étais invitée à y faire. À mon départ j'ai reçu une profusion de fleurs.

Veuillez croire, Monsieur, au dévouement profonde de

M. J. Minckwitz-Ph.  
97 Kaiserallee, Karlsruhe.

[En bas du f. 374r :] + Du reste, si vous êtes mécontent on pourrait retrancher les pages 9–12.

<sup>75</sup> Date indéchiffrable.

<sup>76</sup> BNF, NAF, 24449, f. 374–5.

<sup>77</sup> Épisode du *Moniage Guillaume II*, l'une des deux versions en vers du *Moniage Guillaume* du cycle de Guillaume d'Orange.

<sup>78</sup> Ce signe, qui marque un ajout à la fin de la lettre, se trouve dans l'original.

<sup>79</sup> Wilhelm Arnold Cloëtta ou Cloetta (1857–1911), romaniste suisse, professeur de philologie romane à Iéna (1893–1909), puis à Strasbourg (1909–11), futur éditeur des *Deux versions en vers du Moniage Guillaume* (Paris : Firmin Didot, 1906 et 1911, 2 vol.); voir aussi Hausmann, « Cloëtta, Wilhelm Arnold », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischstudien.de/index.php?title=Cloëtta,\\_Wilhelm\\_Arnold](http://lexikon.romanischstudien.de/index.php?title=Cloëtta,_Wilhelm_Arnold), consulté le 13 novembre 2017.

10.

Karlsruhe, le 5 août, 1897  
97 Kaiserallee <sup>80</sup>

Monsieur,  
Cher Maître,

Il y a deux ans que j'ai pris l'habitude de vous écrire en vue du 9 août, votre fête de naissance, sans me rappeler qu'en France on célèbre plutôt les fêtes de patron. Néanmoins je persiste dans ma faute pour la raison suivante : à cette époque de l'année je vous sais à la campagne <sup>81</sup>, dégagé une fois de mille besognes, vous reposant du surmenage de la vie de Paris. C'est le moment propice pour vous envoyer mes félicitations les plus sincères. J'espère de tout mon cœur qu'à ce moment vous vous portez bien ainsi que Madame Paris à qui j'envoie mille compliments, que vous êtes content des résultats de l'année scolaire qui vient de se terminer, des séances de l'Académie, de vos travaux, enfin de tout ce qui vous intéresse plus ou moins.

Le 12 juillet j'ai pris la liberté de vous envoyer un exemplaire de ma thèse de doctorat, dont j'avais reçu le tirage à part ce jour même. J'espère bien qu'il vous est parvenu. J'ai voulu d'abord l'accompagner d'une lettre, mais en réfléchissant j'ai changé d'avis et je l'ai ajournée jusqu'aujourd'hui, vous croyant trop occupé ou même à la veille de votre départ pour la campagne.

Cette thèse est publiée sous mon nom de fille [*sic*] avec l'autorisation de tous mes professeurs à Zürich qui se sont vivement indignés du traitement barbare que j'ai subi en Roumanie. Même devant la loi j'ai maintenant le droit d'adopter de nouveau l'honnête nom de mon père. Au mois de mai je n'ai appris que par hasard de la part du consul allemand à Jassy, que M. Philippide a fait prononcer le divorce le 2 décembre 1896 et s'est remarié tout de suite. En apprenant ces nouvelles je suis retombée dans une profonde mélancolie, mais je ne me suis point étonnée de sa conduite. Après toutes les tristes expériences que j'ai faites dans un mariage de trois mois (!) je vois M. Ph. capable de commettre tous les crimes possibles dans ce monde. Il connaît bien son pays, et il agit en conséquence. L'année dernière, au mois de juillet, il a même osé venir à Karlsruhe, pour une dizaine de jours, il m'a suivie partout dans mes sorties, en voiture, sans que je m'en aperçusse. À la fin la police qui commençait déjà à s'apercevoir de ses extravagances, l'a obligé de quitter Karlsruhe dans les 24 heures. La tentative d'assassinat qui avait été mandé[e] ici de la part du consul à Jassy, ses lettres de menaces, dans lesquelles il me recommandait la lecture de la vie de « Pietro Aretino », dont il avait étudié la méthode de calomnie pour me *perdre exprès* (comme il se vantait) aux yeux de tous les romanistes de l'Europe, ont été cause de son expulsion. –

<sup>80</sup> BNF, NAF 24449, f. 370–1.

<sup>81</sup> G. Paris avait pris l'habitude de passer les mois d'été au château de Cerisy-la-Salle.

Ces jours-ci j'ai reçu beaucoup de lettres bienveillantes de la part de quelques professeurs romanistes célèbres qui m'ont accusé réception à [sic] ma thèse. M. Rajna<sup>82</sup> p. ex. m'a écrit le jour même de son départ : parto oggi stesso, pur [sic] dar principio al mio solito periodo di vagabondaggio estivo. Il s'intéresse vivement à mon travail et me propose déjà un travail analogue sur la période correspondante de l'histoire de la langue italienne. J'ai été profondément touchée de sa bonté, d'autant plus que je suis une inconnue pour lui. Je n'ai jamais eue jusqu'à présent la bonne chance de me rendre en Italie. Et dans toutes ces lettres de grands maîtres romanistes, dont l'énumération vous fatiguerait peut-être, il y a le même refrain : nous espérons que vous allez persévérer dans votre zèle, toute publication de votre part nous sera la bienvenue. Voilà déjà un petit encouragement pour moi. J'en avais grandement besoin, d'autant plus que je n'ai pas encore su trouver une place de professeur. Toutes mes tentatives jusqu'à présent ont échoué [sic]. En terminant cette lettre, cher maître, qui, j'espère, sera la bienvenue, je vous prie de vouloir bien une fois, à l'occasion, parler de moi avec bienveillance de moi à M. Tobler<sup>83</sup> dans une de vos lettres. Vous me rendriez un grand service en le faisant. Croyez à la profonde admiration de votre très dévouée

M. J. Minckwitz<sup>84</sup>

11.

Karlsruhe, le 30 déc.  
1897<sup>85</sup>

Monsieur,  
Cher Maître,

La fin de l'année s'approche, et comme je reprends peu à peu mes anciennes habitudes je ne veux pas manquer cette année de vous exprimer les vœux bien sincères que je forme pour vous et tous ceux qui vous sont chers.

Je n'ai pas besoin, cher maître, de vous assurer de nouveau que je garde un souvenir bien tendre de mes chers maîtres de Paris et de mon séjour en France. Pour

<sup>82</sup> Pio Rajna (1847–1930), professeur de langues et littératures néo-latines à l'Institut des études supérieures de Florence, grand ami de G. Paris.

<sup>83</sup> Adolf Tobler (1835–1910), romaniste suisse, professeur de philologie romane à l'Université de Berlin depuis 1867. G. Paris, ayant fait la connaissance de Tobler en 1856–1857, à Bonn, avait lié une inaltérable amitié avec celui-ci (Hausmann, « Tobler, Adolf », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Tobler,\\_Adolf](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Tobler,_Adolf), consulté le 12 novembre 2017).

<sup>84</sup> C'est probablement à cette lettre que G. Paris avait réagi en écrivant à J. M. Minckwitz : « Je suis très heureux pour vous que vous soyez complètement dégagée du triste lien où votre vie a failli être étouffée. Vous voilà tout à fait libre, pouvant recommencer à travailler, à penser, à vivre; je vous en félicite, et soyez sûre que je ferai tout mon possible, si l'occasion m'en est donnée, pour vous aider sur le chemin que vous parcourrez avec tant de force et de courage » (cité dans Minckwitz, « Gedenkblätter », 281).

<sup>85</sup> BNF, NAF, 24449, f. 372–3.

moi, la France, c'est une autre patrie, intellectuelle, et l'étude de la littérature et de la langue françaises, surtout du moyen âge, me tiendra toujours le plus au cœur.

J'avais espéré pouvoir vous envoyer à ce moment de l'année un abrégé (en allemand) du discours brillant de M. van Hamel<sup>86</sup>; qui a bien voulu m'autoriser à en faire une traduction allemande. C'est dans la « Wissenschaftliche Beilage » der « Münchener Allgemeinen Zeitung » que cet abrégé doit être publié! Il y a plus de trois semaines que le manuscrit est entre les mains du rédacteur, et le journal qui paraît tous les jours sauf le dimanche<sup>87</sup>.

Avez-vous eu le temps, cher maître, de feuilleter ma thèse?

Et le pauvre « Willehalm » qu'est-ce qu'il est devenu?

Quant à moi, je mène presque une vie récluse [sic]. Je travaille toujours et je suis toujours en recherche d'une position quelconque. C'est une des caractéristiques de notre « fin de siècle », si riche en monuments et en nécrologues [sic], d'être impitoyable pour les vivants et surtout pour les femmes qui luttent pour leur existence!

Voulez-vous bien faire mes compliments à M<sup>me</sup> Paris? Que je voudrais voir une fois votre petite fée de fille qui doit avoir grandi depuis que je l'ai vue. Elle a les yeux si beaux, et elle a été très aimable envers moi.

Voulez-vous bien demander une fois à M<sup>me</sup> Paris, cher maître, si elle aura la bonté de me donner un petit renseignement qu'elle saurait bien me donner – mais qui devrait bien rester un secret pour vous jusqu'au moi[s] d'août de 1899? Je serais si heureuse d'avoir ce renseignement.

Que le nouvel an vous trouve, cher maître, en bonne santé, entouré de toute votre famille!

Je pense si souvent à vos belles conférences en étudiant vos œuvres et admirant le génie que vous manifestez dans toutes les branches de la science philologique.

Agréez, cher maître, les hommages respectueux de votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

<sup>86</sup> A. G. van Hamel, « Das Suchen nach l'âme française' in der Literatur und Sprache Frankreichs », *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 7 (1898) : 1–5. La note 1 précise : « Auszug aus der am 21. Sept. 1897 zu Groningen gehaltenen Rektoratsrede, frei nach dem Holländischen von Dr. M. J. Minckwitz ». Anton Gerard van Hamel (1842–1907), théologien et philologue hollandais, ancien élève de G. Paris à l'EPHE, fut le premier professeur de philologie française à l'université de Groningue (1884–1907), dont il fut également recteur en 1896–1897.

<sup>87</sup> Anacoluthie.

## 12.

Karlsruhe, le 4 février 1898  
97 Kaiserallée 97<sup>88</sup>

Cher Maître,

Je suis profondément touchée qu'au milieu de tant de travaux et d'obligations vous ayez pensé à moi. Je vous remercie de tout mon cœur de l'encouragement que vous m'avez bien voulu donner en rendant compte de ma thèse dans le « Journal des savants »<sup>89</sup>. Je ferais de mon mieux, cher maître, pour mériter par des travaux consciencieux la bonne opinion que vous professez de mes facultés.

Du reste, j'ai toujours étudié sous votre direction, directement ou indirectement, d'abord chez M. Morf, votre élève dévoué, après au moins une année chez vous<sup>90</sup>, année remplie jusqu'au bout de beaux souvenirs. Combien de choses que vous avez dites surtout aux conférences du dimanche, se sont empreintes dans mon cœur et ressuscitent maintenant que je suis à l'écart de beaucoup de souffrances. J'espère donc faire des progrès en travaillant autant que possible.

Je me réjouis, en faisant lecture ça [sic] et là du « Figaro », d'avoir des nouvelles de vous. L'autre jour j'y ai vu une petite note concernant la réception de M. G. d'Annunzio au Collège de France<sup>91</sup>. En vouant beaucoup de temps aux poètes modernes, je crois, vous augmentez encore *le charme* de vos études et de vos conférences de philologie, charme exquis pour lequel aucun autre philologue ne saurait rivaliser avec vous. Chez vous, je n'ai jamais éprouvé que les études de philologie peuvent être arides.

<sup>88</sup> BNF, NAF, 24449, f. 376–7. À partir de cette date, Minckwitz met un accent sur « Kaiserallée », ainsi que, très souvent, deux fois le numéro de la rue, avant et après le nom.

<sup>89</sup> Dans le compte rendu très élogieux que G. Paris publia dans le *Journal des savants* (1897) : 747–8, citons le passage suivant : « Ce petit ouvrage est la thèse que M<sup>me</sup> Minckwitz a présentée à l'Université de Zurich pour obtenir le grade de docteur et qui a été agréée sur la proposition des professeurs Morf et Ulrich. Elle le méritait assurément. L'auteur, qui possède les meilleures méthodes de la philologie contemporaine et qui est douée d'un esprit très judicieux et d'un goût très large, y apporte véritablement des 'contributions' utiles non pas seulement à l'histoire de la grammaire française au XVII<sup>e</sup> siècle, mais à l'histoire même de la fixation de notre langue littéraire à cette époque » (747). La seule critique du philologue : « Il y a dans cet excellent petit livre trop de fautes d'impression » (748).

<sup>90</sup> vous : leçon incertaine.

<sup>91</sup> C'est le 21 janvier 1898 que fut mise en scène, au Théâtre de la Renaissance à Paris, *La cité morte* de D'Annunzio, avec Sarah Bernhardt dans le rôle d'Anna. D'Annunzio assista à la première. Une courte notice dans *Le Figaro* du 24 janvier 1898 évoque la réception du poète italien, la veille, par G. Paris au Collège de France. On y lit notamment ceci : « Le jeune et célèbre écrivain s'est montré ravi de l'accueil qu'il a reçu ; il a surtout fort apprécié l'original et fin esprit de M. Gaston Paris avec lequel il s'est longuement entretenu de linguistique et des chroniques italiennes de Stendhal et d'Anatole France ».

À propos des poètes, je ne veux pas oublier de vous mander que l'autre jour j'ai reçu une lettre fort aimable de M. Paul Heyse<sup>92</sup>. Il a lu ma thèse, et comme il est poète, j'ai été bien heureuse d'apprendre de sa part, que ma manière d'écrire lui plaît infiniment. C'est pourquoi (à cause de ce « charme » comme il l'explique) il a entrepris d'en faire la lecture, quoi que les jours soient bien loins [sic], où il était disciple de M. Diez. Comme M. Heyse plaide pour la cause des femmes<sup>93</sup> « Hochbegabte Frauen haben das Recht an der höchsten geistigen Bildung des Volkes mitzuarbeiten » (c'est un peu sa devise), je m'estime heureuse de lui avoir plu.

En terminant cette lettre trop longue peut-être, je dois vous avertir encore, que le 15 janvier ici à la Bibliothèque quelqu'un m'a averti[e], que dans le « Journal des Savants » il y aurait une critique de ma thèse. L'inconnu m'expliqua en outre que les initiales : G. P. veulent dire : Gaston Paris, et pour aider mon ignorance supposée il a ajouté le fait surprenant, que vous êtes « Membre de l'Académie française ». C'était si drôle pour moi, ce renseignement. En outre, M<sup>me</sup> Bernays<sup>94</sup>, veuve du célèbre professeur, avait fait envoyer une copie de votre critique à ma mère qu'elle savait souffrante. Mais je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé deux exemplaires de cette critique si précieuse pour moi.

Peut-être je trouverai-je une petite position au cours de cette année 1898 qui m'a déjà amené cette preuve de votre bienveillance.

Au moment où je termine ma lettre, je viens de recevoir une lettre de M. Weeks, elle contient quelques nouvelles de son petit fils, qui est presque Français. Le voilà qui crie à son petit chat : Attention ! Saute pour la France ! Vous le voyez, cher maître, partout dans le monde nous subissons le charme de la France si riche en âmes nobles et généreuses. Ma mère me charge de vous transmettre mille compliments pour vous et M<sup>me</sup> Paris, quant à moi je voudrais en outre embrasser votre petite fée de fille qui sait déjà réciter des poésies allemandes.

Agréez, cher maître, les hommages respectueux de votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

<sup>92</sup> Paul Heyse (1830–1914), écrivain et traducteur, Prix Nobel allemand de littérature (1910), avait commencé en 1850 une thèse de doctorat à Bonn, sous la direction de Fr. Diez, thèse qu'il ne terminera pas en raison d'une aventure sentimentale qui l'éloigna de la ville rhénane. Il écrira finalement une thèse sur le refrain dans la poésie des troubadours sous la direction d'I. Bekker, à Berlin, mais abandonnera par la suite sa carrière de philologue au profit de celle d'écrivain ; voir Hausmann, « Heyse, Paul », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Heyse,\\_Paul](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Heyse,_Paul), consulté le 11 novembre 2017.

<sup>93</sup> *des femmes* : leçon incertaine.

<sup>94</sup> Il s'agit sans doute de Louise Uhde, née Rübke, qui avait épousé en 1880, en secondes noces, le germaniste Michael Bernays (1834–1897), mort à Karlsruhe. Leur fille, Marie Bernays (1883–1993), notons-le pour la circonstance, sera l'une des premières femmes à passer le doctorat à l'université de Heidelberg (dans le cadre d'un projet lancé par Max Weber) et luttera toute sa vie pour les droits de la femme.

[En marge du f. 377r :] Je semble être hantée des fautes d'impression<sup>95</sup>; il y en a de fâcheuses dans ma traduction du discours de M. van Hamel.

13.

Karlsruhe, le 25 mars, 1898  
97 Kaiserallée, 97<sup>96</sup>

Cher Maître,

Quand j'étais à Paris vous aviez bien voulu me donner la permission de vous rendre ça [sic] et là une petite visite pour vous demander des renseignements. Voulez-vous bien me permettre de vous demander aujourd'hui votre avis par lettre? – Le sujet du travail que je prépare à présent, va certainement vous intéresser un peu. On a mis (ici à Karlsruhe) à ma disposition un manuscrit du « Trésor » de Br. Latini<sup>97</sup>, datant du 14<sup>e</sup> siècle, mais copié d'une très ancienne rédaction. Chabaille<sup>98</sup> (en 1863) ne l'a pas connu du tout. Peu à peu, en copiant ce manuscrit, je me suis demandé, si le texte de Chabaille n'exigeait point une révision. C'est pourquoi j'ai formé le projet de publier une édition critique du Trésor, accompagnée d'un glossaire et de recherches biographiques, les sources etc. Croyez-vous, cher Maître, qu'un tel travail serait le bienvenu? J'espère n'avoir pas besoin de vous assurer que ce travail serait exécuté minutieusement. Il exigera beaucoup de temps et de patience, mais moi, je suis prête à vouer toutes mes forces à cette entreprise. Du reste, j'ai ici à la bibliothèque, un professeur très aimable, M. Holder<sup>99</sup>, le celtologue, grand ami et grand admirateur de la France qui me fournit beaucoup de renseignements concernant la grande littérature occasionnée surtout depuis le livre de Sundby<sup>100</sup>. Le nombre des manuscrits du « Trésor », comme je sais déjà, est considérable, mais cela ne m'effraye point. Je ferais de manière que [sic] ce travail contenterait mes chers maîtres à Paris.

Si vous approuvez de [sic] ce projet, voulez-vous bien m'en informer? Naturellement je suppose, qu'aucun des philologues célèbres de la France s'occupe [sic] déjà

<sup>95</sup> Allusion au compte rendu de G. Paris de la thèse de Minckwitz, voir n. 89.

<sup>96</sup> BNF, NAF, 24449, f. 378–9.

<sup>97</sup> Brunetto Latini (1220–1294), homme politique et écrivain italien, auteur, notamment, d'un livre à caractère encyclopédique écrit en français sous le titre *Li Livres dou Tresor*.

<sup>98</sup> Polycarpe Chabaille (1796–1863), éditeur du *Livres dou Tresor* de Brunetto Latini (Paris : Imprimerie Impériale, 1863).

<sup>99</sup> Alfred Holder (1840–1916), bibliothécaire à la Bibliothèque du Land de Bade à Karlsruhe (dont il deviendra le directeur en 1911), spécialiste, entre autres, des langues celtiques, auteur, notamment, du *Alt-celtische Sprachschatz* (1896–1913); après ses études de philologie classique et germanique, terminées en 1862, il avait passé quelque temps à Paris pour y travailler dans les bibliothèques.

<sup>100</sup> Johannes Thor Sundby (1830–1894), professeur de philologie romane à l'université de Copenhague, avait consacré sa thèse de doctorat au *Trésor* de Brunetto Latini : *Brunetto Latinos levnet og skrifter* (1869), trad. italienne par Rodolfo Renier, *Della vita e delle opere di Brunetto Latini* (Firenze : Le Monnier, 1884).

de ce même projet. Alors, certainement, je ne saurais faire mieux que mettre [...] <sup>101</sup> à la disposition du savant qui en voudrait peut-être profiter un peu.

Pour le moment, en tout cas, j'ose vous demander, si je pourrais préparer et vous envoyer un petit article pour la « Romania » concernant les traductions de Salluste dans le Trésor. (Éd. Chab[aille] p. 506–509, p. 511–515). Peut-être pourrais-je citer le texte d'après le manuscrit de Karlsruhe (inconnu jusqu'à présent) avec les variantes de Chabaille<sup>102</sup>?

Naturellement, cher Maître, je m'estimerais heureuse de faire pour cet article toutes les corrections ~~toutes les corrections~~ et changements que vous jugeriez nécessaires.

Je serais si heureuse de sentir une fois de nouveau votre main de maître. Je me sens un peu isolée à Karlsruhe. Quelquefois je regrette vivement de manquer de grandes intelligences pour me frotter contre. Mais que faire? Je travaille, et j'attends patiemment un meilleur avenir.

Depuis quelques semaines ma table est ornée de *votre* photographie. C'est un cadeau de M. Holder. Une fois il m'a montré une photographie représentant les professeurs de l'École des Hautes Études, que lui avait envoyé M. Chatelain<sup>103</sup>; en voyant ma joie de vous avoir reconnu tout de suite au milieu de ce groupe, il a commandé votre photographie chez Pirou<sup>104</sup> pour me surprendre. J'ai pleuré de joie en recevant ce cadeau précieux. M. Holder va souvent à Paris, il a connu M. Paulin Paris<sup>105</sup>, il connaît très bien M. Arbois de Jubainville<sup>106</sup> et me parle avec tant d'admiration de vous sans vous connaître en personne. Il m'a aussi parlé de M. Duvau, dont il apprécie les travaux si consciencieux. Je voudrais, que M. Lemaître, qui semble croire (d'après un article dans le Figaro)<sup>107</sup> que l'Allemagne est complètement aveugle pour les mérites de la France, pourrait voir une fois le soir nos deux têtes rapprochées l'une de l'autre à la bibliothèque pour nous communiquer une idée charmante évoquée d'un souvenir de Paris. Et tout le monde *intellectuel*, j'en suis sûre, partage notre admiration – et le reste, cela ne devrait point compter avec un homme tel que M. Lemaître.

Mais, pardon, cher Maître, ma lettre est devenue trop longue.

<sup>101</sup> Encre effacée à cet endroit.

<sup>102</sup> *de Chabaille* : leçon incertaine.

<sup>103</sup> Émile Chatelain (1851–1933), latiniste et paléographe, directeur d'études à l'EPHE.

<sup>104</sup> Eugène Pirou (1841–1909), photographe parisien, connu pour ses portraits de célébrités et pour avoir photographié les événements de la Commune de Paris.

<sup>105</sup> Paulin Paris (1800–1881), père de G. Paris. C'est sur son initiative que fut créée, en 1852, au Collège de France, la première chaire de langue et littérature françaises du Moyen Âge, qu'il occupa jusqu'en 1872.

<sup>106</sup> Henri d'Arbois de Jubainville (1827–1910), directeur des archives de l'Aube de 1851 à 1880, fut le premier titulaire de la chaire de langue et littérature celtiques au Collège de France.

<sup>107</sup> Jules Lemaître (1853–1914), écrivain et critique, membre fondateur, puis président de la Ligue de la patrie française qui luttait contre la révision du procès Dreyfus. Nous n'avons pas pu identifier l'article dont il est question ici.

L'autre jour, j'ai fait une conférence à Baden-Baden, qui a très bien réussi. J'y ai fait la connaissance du « Curdirector », M. Haague<sup>108</sup>, qui écrit ça [*sic*] et là des es-sais, il a été grand ami de Maxime du Camp<sup>109</sup> (qui, bon patriote, aimait tout de même la France l'Allemagne) auquel il a consacré une intéressante mémoire [*sic*]. – Voulez-vous bien présenter mes hommages à M<sup>me</sup> Paris et lui exprimer ma profonde reconnaissance de sa charmante lettre; je suivrai tous ses renseignements. J'espère que la petite fée Griette se porte bien.

Agrérez, cher Maître, les compliments que vous envoie ma mère et veuillez croire à la profonde reconnaissance et admiration de votre très dévouée<sup>110</sup>

M. J. Minckwitz.

#### 14.

Dimanche, le 1<sup>er</sup> mai [1898]  
97 Kaiserallee 97  
Karlsruhe<sup>111</sup>.

Cher Maître,

Je suis si heureuse de savoir que mon projet de publier une édition critique du « Trésor » de Br. Latini ait été approuvé de votre part. Je suis bien occupée des mille préparations que je dois faire pour réaliser mon plan. En attendant, j'ai averti M. Rajna qui me prodigue mille bontés, sans doute par amitié *pour vous*, cher Maître. Comme ces travaux qui me ramènent en plein moyen-âge me donnent presque l'oubli de mon triste passé, je suis contente des progrès assez lents que je fais.

Aujourd'hui, mon intention est de vous informer de quelques détails concernant l'article que je suis en train de préparer pour la « Romania » :

Les discours de César et de Caton, traductions de Salluste, insérées dans le Trésor de Brunetto Latini.

Cet article va être composé de trois parties : d'abord du texte, après d'une courte caractéristique de la valeur *historique* de la traduction, enfin, d'une tentative d'en établir la provenance.

J'ai commandé (c'est à dire plutôt M. Holder) des manuscrits intéressants de Berne pour faire des collations. En attendant j'ai fait une petite trouvaille dans l'édition Chabaille, p. XXXIII. Chab. y fait mention d'un manuscrit : Bibliothèque impériale (7160 ancien fonds) qui contient un ouvrage intitulé : *Lis [sic]*<sup>112</sup> *fés des Romains compilés ensemble de Saluste etc.*

Auriez-vous la bonté d'informer M. Chatelain, que je vais lui adresser une lettre pour lui demander quelques petits renseignements concernant ce manuscrit qui

<sup>108</sup> *Haague* : leçon incertaine, personnage non identifié.

<sup>109</sup> Maxime du Camp (1822–1894), le célèbre écrivain voyageur et photographe, était mort à Baden-Baden, où, à partir de 1861, il passait plusieurs mois par an.

<sup>110</sup> *très dévouée* : leçon incertaine.

<sup>111</sup> BNF, NAF, 24449, f. 403–4.

<sup>112</sup> C'est « Li fés ».

me paraît très important ? Je vais expédier cette lettre quelques jours après celle que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui. Je suis sûre, que M. Chatelain étant averti de votre part, ne dira pas « non ».

J'ai fait de mauvaises expériences en m'adressant pour des renseignements à d'anciens camarades d'études. C'est pourquoi j'ai pensé, que M. Chatelain pardonnera à une amie dévouée de la science qu'elle risque lui paraître indiscreète.

Depuis quinze jours, je suis bien inquiète. Ici, à Karlsruhe, se prépare l'établissement définitif d'un « Mädchengymnasium » qui va être organisé de la part du magistrat de la ville<sup>113</sup>. Je me suis présentée l'autre jour à M. le Ministre d'État Nokk<sup>114</sup>, munie de ma thèse et de votre critique dans le Journal des Savants. Il m'a très bien accueillie et m'a envoyé[e] faire la ronde chez une foule de personnes. J'ai presque oublié ma timidité, en faisant tout d'un coup la découverte que le *maire* de Karlsruhe<sup>115</sup> qui m'a tout de suite reconnue, est un ancien ami qui a connu feu mon père et fréquentait ma maison paternelle il y a une douzaine d'années. Il m'a tout de suite promis toute sa protection. Peut-être, l'hiver prochain, je peux donc espérer une amélioration de ma situation pénible et penser de nouveau à de courts séjours à Paris ! Quelle joie pour moi que l'idée de revoir mes chers maîtres, de revoir la France que j'aime de tout mon cœur et de continuer mes travaux.

Le dimanche de Pâques, j'ai reçu un exemplaire de la médaille frappée à l'occasion de votre élection à l'Académie<sup>116</sup>. C'est si beau, cher Maître ! M. Holder, qui vous envoie mille compliments, a tant regretté de n'avoir pas été informé du projet ! Je crois qu'il y a beaucoup de monde en Allemagne qui l'a su trop tard. J'ai été profondément touchée de la dédication [*sic*], surtout des mots :

Nous *aimons* autant que nous admirons !

C'est si vrai ! Moi, j'ai eu la même pensée depuis longtemps, depuis le moment que j'ai quitté la France sans savoir quand je pourrais y revenir et vous revoir.

Quant à la désolante affaire Dreyfus, que je plains de tout mon cœur, elle me rappelle un passage du Trésor : « Nous avons pieca perdu les droiz nons de pitié et de merci » – d'après mon humble avis, « nous » veut dire de nos jours : *toutes les nations soi-disant civilisées* de l'Europe. La nouvelle génération, y compris la mienne, ne connaît plus une « juste indignation ». Je me sens vieillie, si je vois commettre impunément des torts, je me révolte, – et ce n'est plus « la mode » – Ma mère, qui

<sup>113</sup> Le « *Lessing-Gymnasium* » fut le premier lycée de jeunes filles en Allemagne. Fondée par une association privée en 1893 il connut des problèmes financiers et fut repris en 1897 par la ville de Karlsruhe.

<sup>114</sup> Wilhelm Nokk (1832–1903), juriste et politicien, président du ministère de la justice, du culte et de l'enseignement du grand-duché de Bade (1881–1901) et en même temps président du ministère d'État du grand-duché de Bade (1893–1901).

<sup>115</sup> Karl Schnetzler (1846–1906), d'abord « *Bürgermeister* » (1875–1892), puis « *Oberbürgermeister* » (1892–1906) de Karlsruhe.

<sup>116</sup> Médaille frappée en 1897 par les élèves et amis de G. Paris en souvenir de son élection à l'AF.

est toujours souffrante, me charge de vous transmettre ses meilleurs compliments. Voulez-vous bien me rappeler au bon souvenir de M<sup>me</sup> Paris et embrasser pour moi la petite demoiselle Griette? – Quant à moi, cher Maître, je suis comme toujours votre très dévouée et reconnaissante

M. J. Minckwitz.

[En marge du f. 404v :] J'ai été si heureuse de voir une note concernant ma thèse dans la chère Romania<sup>117</sup>!

## 15.

Karlsruhe, le 8 juillet [1898]  
97 Kaiserallée<sup>118</sup>

Cher Maître,

Je vous demande pardon de vous envoyer encore une lettre au moment où je vous sais à la veille de votre départ pour la campagne. Mais je ne vous prie que d'en faire la lecture; je n'ai pas besoin de réponse pour le moment.

Ce que j'ai à vous communiquer, concerne mon travail sur le *Trésor* de Br. Latini. Ayant fait lecture de l'article de M. P. Meyer dans la Romania, t. XIV<sup>119</sup> que vous aviez bien voulu m'indiquer au mois de mai, j'ai vu que je dois abandonner l'idée de vous envoyer un article sur « les traductions de Salluste, insérées dans le *Trésor* [»]. Plus que la moitié de mon article ne contiendrait rien de nouveau.

Mais je trouve à présent bien nécessaire de ne plus retarder la communication publique de mon dessein de faire une édition critique du *Trésor*, de peur qu'aucun ne s'embarque à mon insu dans la même expédition.

J'ai donc pensé que vous, cher Maître, serez de mon avis ~~dans les~~ quant aux démarches que ~~j'ai~~ je dois entreprendre. Pour que mon dessein soit enfin annoncé dans la « Romania », je vous propose de vous envoyer au commencement du mois d'août un petit article (tout court) pour les « Mélanges », contenant quelques « leçons intéressantes » du manuscrit de Berne (ms. 646), que Chabaille a ignorées ou négligées. Certes, l'article ne contiendra pas beaucoup de choses, mais il servirait de prétexte, pour ainsi dire, pour pouvoir ajouter une petite note, annonçant mon projet<sup>120</sup>.

<sup>117</sup> Note parue dans *Romania* 26 (1897) : 629; on y lit, après l'indication du titre : « Cette étude sort du cadre de la *Romania*; nous la signalons cependant parce qu'elle contient d'intéressantes remarques sur l'histoire du lexique français, et notamment des listes de vieux mots rayés au XVII<sup>e</sup> siècle, par l'action des puristes, de la langue littéraire ».

<sup>118</sup> BNF, NAF, 24449, f. 405–6.

<sup>119</sup> P. Meyer, « Les premières compilations françaises d'Histoire ancienne », *Romania* 14 (1885) : 1–81.

<sup>120</sup> La courte annonce se trouve en effet dans *Romania* 27 (1898) : 521. Le 28 août 1898, P. Meyer écrit à G. Paris : « Je regrette bien que vous ayez annoncé dans le dernier n° [de la *Romania*] une édition de Brunet Latin par Mme Minckwitz et une des vœux du Paon par Bonnier. Vous ne pouvez pas ignorer qu'ils sont l'un et l'autre hors d'état de mener à bien un pareil travail. Il

J'ai voulu tout d'abord vous annoncer ce petit article, cher Maître, pour être sûre de votre approbation. Je serais heureuse, si ce petit article pouvait être publié dans un numéro prochain.

Aussitôt que je suis sûre, que l'annonce est faite dans la Romania, je vais avertir aussi M. Neumann<sup>121</sup> pour « le *Literaturblatt* » mais pas avant.

J'enverrais l'article tout de suite, mais il n'est pas encore achevé. Ce n'est pas ma faute. J'ai entrepris à contre-cœur un travail bien pénible pour M. Trübner, Strassbourg [sic]. Il s'agit du registre [sic] « pour le 'germanische Grundriss' »<sup>122</sup>. M. List<sup>123</sup> étant tombé malade, M. Trübner m'a prié[e] de continuer ce travail fatigant et je n'ai pas osé refuser. C'est un travail ingrat en tout cas.

M. Holder a été agréablement surpris de recevoir une lettre de votre part, cher Maître. Je crois qu'il reverra Paris plus tôt que moi, qui viendrai assurément l'année prochaine. – Du reste, il m'a chargé[e] de vous demander une petite information qui ne presse pas du tout. Je lui avais demandé si la Bibliothèque ici à Karlsruhe pourrait me procurer de Paris le manuscrit du *Trésor* qui se trouve à la *Mazarine*, 3871 (1260). Il m'a déclaré qu'il n'aimerait pas recevoir *directement* un refus, ne connaissant pas les « statuts » de cette Bibliothèque. Auriez-vous la bonté, cher Maître, de m'informer au mois d'août (quand j'aurai écrit de nouveau) si nous pouvons espérer l'envoi ou non?

Je ne pourrai faire que de très courts séjours à Paris à la fois, parce que j'espère être admise comme professeur dans le « Mädchengymnasium » de Karlsruhe cet hiver. C'est pourquoi je serais si heureuse, de ~~commander~~ recevoir quelques manuscrits étrangers ici à la Bibliothèque de Paris, pour pouvoir examiner soigneusement tous les textes ~~à~~ négligés de la part de Chabaille.

faudrait voyager bien des années et avoir des connaissances qu'ils ne possèdent pas plus l'un que l'autre pour en venir à bout » (BNF, NAF, 24449, f. 130–1). G. Paris répond le 20 août : « Pour les annonces de Mme Minckwitz et de Bonnier, je ne comprends pas vos objections. Ce sont deux *faits* que nous annonçons au public sans les approuver aucunement. Je regarde comme l'un des devoirs de la *Romania* de renseigner autant que possible sur la publication projetée, de façon à ce qu'il n'y ait pas de double emploi. Et comment refuser une telle insertion à ceux qui la demandent? » (BNF, NAF, 24425, f. 301–2). Minckwitz ne publiera son article que dans *Romania* 37 (1908) : 111–9 sous le titre « Notice de quelques manuscrits du *Trésor* de Brunet Latin ».

<sup>121</sup> Fritz Neumann (1854–1934), professeur de philologie romane à Fribourg-en-Brigau, puis à Heidelberg, co-éditeur, avec le germaniste médiéviste Otto Behagel (1854–1936), du *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, voir Hausmann, « Neumann, Friedrich (Fritz) Heinrich Georg », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Neumann,\\_Friedrich\\_\(Fritz\)\\_Heinrich\\_Georg](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Neumann,_Friedrich_(Fritz)_Heinrich_Georg), consulté le 10 novembre 2017.

<sup>122</sup> *Le Grundriss der germanischen Philologie* édité par Paul Hermann et qui paraissait chez Karl J. Trübner à Strasbourg entre 1891 et 1893. Étant donné la date de cette lettre, il pourrait s'agir de la deuxième édition, qui paraîtra à partir de 1901.

<sup>123</sup> Un certain W. List s'était en effet chargé du « Namen-, Sach- und Wortverzeichnis » de la première édition dudit *Grundriss*.

Mais, naturellement, je ne sais pas, si c'est possible.

Pardonnez, cher Maître, que j'ai écrit une si longue lettre pour vous mettre au courant du ~~sujet~~ travail qui me tient au cœur. Encore une fois, je n'ai pas besoin de réponse pour le moment.

Agréez beaucoup de ~~notre~~ compliments de notre part pour vous et M<sup>me</sup> Paris.

À bientôt, j'aurais une nouvelle occasion de vous écrire. Comment va la petite fée ?

Agréez l'expression de ma plus haute admiration et reconnaissance.

Votre très dévouée

M. J. Minckwitz.  
97, Kaiserallée, Karlsruhe

16.

Karlsruhe, le 6 août  
1898.  
97 Kaiserallée<sup>124</sup>.

Cher Maître,

La voilà de nouveau, vous direz sans doute en recevant le 9 août (ou plus tard) ma petite lettre de félicitations ! Cher Maître, elle vient du cœur. Si elle savait seulement vous exprimer tous les souhaits que je préférerais mille fois vous adresser en personne : Bonne santé pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers, de longues années fécondes en travaux de grand maître, – enfin, pour y mêler encore un peu plus directement l'égoïsme qui se cache déjà sous le[s] vœux que je viens de préférer, la même bonté encourageante pour votre élève, dont jusqu'à présent vous n'avez jamais dédaigné la mince pioche.

Il y a plus de trois ans que je ne vous ai pas vu. Ces années me semblent une éternité, elles cachent tant de choses sinistres pour moi, de sorte que cet espace de temps si court en réalité, me semble avoir avalé la plupart des illusions qui rendent l'existence humaine si chère et précieuse.

Mes regards se tournent invariablement vers le passé et de plus en plus je réussis au moins en coupant court aux jours funestes qui ont suivi de si près mon séjour si heureux à Paris, en France. J'espère presque avec certitude y revenir pour quelques semaines en 1899. Cette idée de vous revoir, de revoir enfin tous mes chers maîtres à Paris a pour moi un effet calmant dans cet état de suspension où je me trouve depuis des mois quant à la possibilité d'être nommée professeuse dans le « Mädchennynasium ». Ces affaires marchent lentement à cause de l'opposition qu'un tel établissement – le premier de ce rang en Allemagne – cause surtout en Prusse. Et la Grande-Duchesse de Bade est Prussienne<sup>125</sup>.

Je vous dois encore des remerciements, cher Maître, pour votre dernière lettre, écrite dans un moment où ~~enfin~~ vous auriez dû jouir enfin d'un peu de repos. Je me

fais des reproches de vous avoir écrit dans un tel moment. C'est que j'étais un peu inquiète à cause de la publication du Trésor. L'année dernière déjà j'ai eu la mauvaise chance de commencer une étude consciencieuse sur Houdar de La Motte<sup>126</sup> qui faisait de lents progrès à cause du manque de certains livres que je ne savais pas me procurer à Karlsruhe.

En attendant M. Dupont a écrit une thèse sur le même sujet. J'en ai rendu compte ces jours-ci pour la « Zeitschrift » de M. Behrens<sup>127</sup>. La première partie, La Motte comme poète m'a complètement déçu[e]. J'ai vu que je peux encore risquer la publication de cette partie de mon étude. Mais la même chose pourrait arriver pour le Trésor. Et ce serait fâcheux !

Merci donc de votre bonté de vouloir annoncer mon projet dans le Nr. de juillet de la Romania. M. Holder a commandé (est-ce là la juste expression ?) quelques manuscrits de la Bibl. nat. par voie diplomatique. Quant à la Mazarine il persiste dans son idée de vouloir savoir d'abord, si les statuts en permettent l'envoi. – Est-ce que la petite fée Griette va encore réciter un poème allemand le jour de votre fête ? Comment va M<sup>me</sup> G. Paris ? – Je suis très curieuse aujourd'hui, je risque encore une question de plus. Est-ce qu'il y a encore le chien noir dans votre maison, qui me prodiguait mille caresses tous les dimanches quand j'arrivais pour les conférences ? Il ou plutôt elle (parce qu'il y avait des petits) n'aimait pas les messieurs, seulement moi.

Vous voyez, cher Maître, « jusqu'au chien du logis »<sup>128</sup>, le mot de Molière s'applique de mille manières.

[En marge du f. 383v :] Ma mère joint mille compliments pour vous aux miens.

Votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

17.

Karlsruhe, le 28 décembre 1898.  
97 Kaiserallée 97<sup>129</sup>

Cher Maître,

Une lettre de nouvel an de ma part, sera-t-elle la bienvenue ? J'ai un peu hésité avant de la commencer en pensant à la correspondance qui va s'étaler devant vous ces jours-ci.

Mais ayant une fois pris cette habitude, je ne peux rien y changer. Je risque de vous écrire comme je l'ai déjà fait le 6 août dernier quoique je n'aie reçu point de réponse de votre part à ma petite lettre de félicitations. Aujourd'hui encore je vous

<sup>126</sup> Houdar de la Motte (1672–1731), poète et dramaturge français, connu surtout aujourd'hui pour la querelle qu'avait déclenchée son adaptation très libre de l'*Illiade* effectuée sur la base de la traduction française d'Anne Dacier.

<sup>127</sup> Ce compte rendu, très circonstancié, de Paul Dupont, *Un poète-philosophe au commencement du dix-huitième siècle : Houdard de la Motte* (Paris : Hachette, 1898), a paru dans la *ZfSL* 20 (1898) : 260–73.

<sup>128</sup> Célèbre hémistiche des *Femmes savantes*.

<sup>129</sup> BNF, NAF, 24449, f. 384–5.

<sup>124</sup> BNF, NAF, 24449, f. 382–3.

<sup>125</sup> Louise de Prusse (1838–1923), devenue grande-duchesse de Bade par son mariage avec Frédéric I de Bade (1826–1907) en 1856.



envoie, cher Maître, mes meilleurs souhaits pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers, surtout pour M<sup>me</sup> Paris et votre petite fée qui grandit si vite! Cette année qui s'approche vous verra encore plus fêté, plus admiré, plus aimé et – je l'espère de tout mon cœur – en bonne santé.

De ma part, les bonnes nouvelles se font attendre. Ma situation reste toujours la même, sans aucune amélioration. Le « Mädchengymnasium » a été inauguré au mois de septembre, le magistrat de Karlsruhe m'a posé[e] comme candidat pour le français et le latin, mais le « Oberschulrat » m'a refusée avec une énergie qui serait digne d'un meilleur but. On a préféré un jeune philologue de 22 à 23 ans qui n'a jamais vu la France et qui jusqu'à présent n'a rien fait excepté qu'il s'est donné la peine d'être né « homme ». Grand mérite que certainement je ne saurais lui disputer. L'intelligence masculine prédomine, c'est à dire elle sert de prétexte pour écraser les femmes *honnêtes* et pauvres qui n'ont pas encore acquis le droit d'exister dans ce monde. – Mais je travaille et continue mes recherches sur Brunet Latin pendant les quelques heures de loisir qui me restent le soir après avoir lutté pour gagner mon existence d'une manière peu conforme à l'éducation que j'ai reçue et ce qui est pire, peu conforme à la constitution frêle que vous me connaissez. Mais que faire? Je lutte aussi longtemps que possible. Au reste, j'ai fait un petit progrès : je suis abonnée de la « Romania » et j'espère venir cette année à Paris!

Prochainement, je vais publier un compte rendu du nouveau livre de M. *van Hamel* (qu'il a bien voulu m'envoyer) dans le « Litteraturblatt » (Neumann – Behagel<sup>130</sup>). Mon petit article pour la Romania n'est pas encore prêt, c'est que tant de livres me manquent. Le dictionnaire de Godefroy<sup>131</sup> p. ex. n'existe pas même à Heidelberg! – M. Holder, lors de son séjour à Paris, a tant regretté de ne pas vous trouver rentré au Collège de France! Ma mère joint ses meilleurs souhaits et ses meilleurs compliments aux miens. Je suis comme toujours, cher Maître, avec l'expression de la plus haute admiration et reconnaissance, votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

<sup>130</sup> Voir n. 149.

<sup>131</sup> Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* (Paris : Vieweg, 1881–1899<sup>1</sup>), 10 vol.

[En marge du f. 385r :] Voulez-vous bien avoir la bonté de *ne jamais* mentionner mon nom à Mlle Schirmacher<sup>132</sup>? Je n'ai pas l'honneur d'être de ses amies, mais je sais que, par curiosité, elle s'efforce d'apprendre tout ce que je fais.

– Et mon pauvre « Willehalm » qu'est-ce qu'il est devenu?

18.

Carlsruhe, le 18 avril 1899  
97 Kaiserallee 97<sup>133</sup>

Cher Maître

Le 17 février deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale,

Cod. Par. franc. iiii (ancien 7365)

– 12581 (ancien 198)

ont été envoyés par voie diplomatique au « Ministerium des Grossherzoglichen Hauses und der Auswärtigen Angelegenheiten » pour *trois mois*. En quelques semaines déjà ce terme va expirer. Auriez-vous la bonté – comme vous avez bien voulu me promettre déjà lors de mon séjour à Paris<sup>134</sup>, de demander une prolongation? (Si c'est possible encore de trois mois, car l'un des manuscrits a formé la base de l'édition du Trésor de Chabaille.) Je suis sûre, que sur votre demande la prolongation sera accordée. Je ne vous donnerais point cette peine, si je n'avais pas déjà eu de très mauvaises expériences en m'adressant à l'administration de la Landesbibliothek à Karlsruhe. Vers la fin du mois de décembre j'avais exprimé le désir de ne pas [*sic*] recevoir ces deux manuscrits qu'au mois d'*avril*, parce qu'étant chargée de quarante heures de classe par semaine à une école publique de Karlsruhe, je n'aurais pas assez de loisir pour pouvoir profiter suffisamment de l'envoi. On m'avait promis d'exécuter ma demande, mais les manuscrits me furent annoncés comme étant à ma disposition dès le 17 février.

C'est pourquoi je crois, cher Maître, que de votre bienveillance seule je saurais espérer un meilleur résultat. J'ai écrit aujourd'hui parce que par voie diplomatique toutes les affaires se traînent et que seulement un mot décisif de la part de M.

<sup>132</sup> Käthe Schirmacher (1865–1930), écrivain, journaliste, féministe et femme politique, de tendance de plus en plus conservatrice et antisémite; après des études à Paris, où elle avait passé l'agrégation, et à Liverpool, elle s'était inscrite à l'université de Zurich en 1893, en philologie romane et anglaise; elle avait passé le doctorat en 1895, un an après Minckwitz, avec un travail sur Théophile de Viau. De Zurich elle était retournée à Paris où elle vivait au moment de la rédaction de cette lettre. Nous n'avons trouvé aucune trace d'un contact personnel entre K. Schirmacher et G. Paris. Voir aussi Hausmann, « Schirmacher, Käthe », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Schirmacher, Käthe](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Schirmacher,_Käthe), consulté le 10 novembre 2017.

<sup>133</sup> BNF, NAF, 24449, f. 384–5.

<sup>134</sup> Ce séjour a dû se faire en mars-avril 1899 (voir également lettre 19).

Deslisle<sup>135</sup> au Ministère de Carlsruhe (?)<sup>136</sup> pourrait empêcher le renvoi des manuscrits vers le 15 mai suivant.

Je veux bien espérer, cher Maître, que le voyage à Barcelone<sup>137</sup> n'ait pas été accompagné d'un temps fâcheux. À Paris, la pluie et un froid de loup (comme disait M. Paul Meyer<sup>138</sup>) nous ont un peu adouci les regrets que nous avons ressentis en quittant la « douce » France.

Merci encore du charmant accueil que vous avez bien voulu nous faire. Je me rappelle surtout les paroles si touchantes de vous et de M<sup>me</sup> Paris (que j'aime de tout mon cœur) que vous m'avez adressées tous les deux, quand après le déjeuner nous étions assis près autour d'une petite table dans votre bibliothèque. Ce que vous m'avez dit, c'était du baume pour mon âme toujours saignante.

Le séjour à Paris, quelque court qu'il fût, m'a fait du bien! Dorénavant, étant assise à ma table d'écrire [sic] où il y a en face de moi votre photographie (mais en réalité vous avez l'air beaucoup plus jeune) je forme encore plus que jamais mes meilleurs vœux pour le bonheur de vous, de M<sup>me</sup> Paris et de votre petite fée. Ma mère y joint ses meilleurs compliments. Votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

19.

Le 3 août 1899.

Baden-Baden

(aux soins de M. J. Wagner<sup>139</sup>,  
31 Gernsbacher Strasse)<sup>140</sup>

Cher Maître,

Encore quelques jours et l'Allemagne, aussi bien que la France, va célébrer le 9 août! En pressant les bruits de fête qui, cette année, vont se mêler à la vie paisible que vous aimez mener pendant les vacances d'été, j'ai pensé agir dans votre sens en vous écrivant dès aujourd'hui. Je serai peut-être comme à l'avant-garde d'une longue suite d'ovations dont certainement vous ne sauriez point vous étonner, ayant semé depuis de longues années, à pleines mains, des grains de sagesse et de bonté. Maître chéri, en ce moment j'aimerais tant venir vous voir un moment pour vous *dire* ce que ma pauvre plume s'efforcera en vain d'exprimer en bon français. Du fond de mon

<sup>135</sup> Léopold Delisle (1826–1910), administrateur général de la Bibliothèque nationale de 1874 à 1905.

<sup>136</sup> Le point d'interrogation entre parenthèses se trouve dans l'original.

<sup>137</sup> Nous ne disposons pas d'autres informations sur ce voyage de G. Paris en Espagne.

<sup>138</sup> M. J. Minckwitz et sa mère avaient également rencontré P. Meyer lors de leur séjour à Paris.

<sup>139</sup> Nous n'avons pas pu identifier ce personnage.

<sup>140</sup> BNF, NAF, 24449, f. 388–9.

cœur je vous souhaite surtout de longues années de santé, de bonheur et la conservation intacte des précieux dons de génie, qui jusqu'à présent ont illuminée votre vie!

D'apparence je viens les mains vides. Mais ce n'est pas ma faute. Dans un article que j'ai préparé depuis longtemps pour M. Neumann (Litteraturblatt) j'ai parlé (bien affectueusement, cela s'entend) de vous et de la fête qui s'approche<sup>141</sup>. M. Neumann a reçu cet article au mois de ~~mars~~ mai, il l'accueillit avec beaucoup d'empressement – mais quant [sic] va-t-il le publier?

C'est la même chose pour la *Beilage der Allgemeinen*<sup>142</sup>! J'ai été exacte – mais la publication se fait attendre!

En outre, je vous prie d'agréer la dédicace d'un petit livre que je prépare de longue main, un petit livre bien cher à moi-même, parce que c'est le produit de mes rares heures de loisir et qui va s'intituler :

« Ein Kranz romanischer Dichtungen »<sup>143</sup>

Ce sera une collection de poésies de *toutes* les langues romanes, traduites en vers allemands, une collection où il y a quelquefois deux lignes bien simples d'apparence mais qui m'ont fait rêver des semaines entières pour trouver l'expression presque littérale et en même temps poétique. Vous y trouverez *tous vos amis poètes*, grâce à l'avis précieux que M<sup>me</sup> Paris a bien voulu me donner l'année passée. J'ai gardé comme un souvenir bien précieux l'aimable lettre qu'elle m'a écrite à ce sujet, d'autant plus que je l'admire aussi bien pour sa grâce que pour sa bonté!

J'avais espéré, cher maître, d'avoir ce petit livre prêt pour le 9 août! Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas su réaliser ce projet. La vérité, c'est que je suis trop fière de confier mon petit bijou à un éditeur quelconque. ~~Quant~~ Ce doit être un éditeur de premier ordre, et la lutte que je mène depuis si longtemps pour obtenir une place de professeur dans un de nos lycées de jeunes filles continue encore et retarde toutes mes démarches. Mais, si vous agréez la dédicace, le livre va porter la date du 9 août 1899!

Je ne veux pas terminer ma longue lettre sans vous exprimer encore ma profonde reconnaissance du prolongement du prêt des deux manuscrits du Trésor de la Bibl. nat. que vous avez bien voulu obtenir de la part de M. Deslisle [sic]. Il y a deux jours que j'ai achevé la collation minutieuse de la rédaction qui a servi de base à Chabaille. J'ai tellement travaillé cet été que j'ai les yeux bien fatigués, et ma mère étant souffrante, nous nous sommes rendues à Baden-Baden, pour nous reposer un peu.

Brunet Latin me devient bien familier maintenant, mais c'est un travail de longue haleine. Qu'il me faut bien de [sic] courage pour persister dans cette entreprise dans un pays où on écrase l'intelligence de la femme à force des moyens les plus viles!

<sup>141</sup> Voir n. 149.

<sup>142</sup> « Compte rendu de van Hamel, "Het letterkundig leven van Frankrijk" », *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* (1900) : 6–7.

<sup>143</sup> Ce livre ne semble jamais avoir vu le jour.

Ma mère joint ses meilleurs vœux aux miens, elle se rappelle avec beaucoup de plaisir la réception du dimanche de Pâques où elle a seulement regretté aussi vivement que moi de ne pas revoir vous [*sic*] à côté de M<sup>me</sup> Paris. Cher maître, je vous baise la main!

Votre bien dévouée et affectueuse élève

M. J. Minckwitz

## 20.

Karlsruhe, le 28 décembre [1899]  
97 Kaiserallee 97<sup>144</sup>

Cher Maître,

Depuis longtemps je n'ai pas eu de vos nouvelles. Est-ce que je peux espérer d'en avoir à ce moment de l'année? En tout cas, je peux vous assurer que j'ai souvent, bien souvent, pensé à vous et à M<sup>me</sup> Paris. Au mois d'août p. ex. quand ma mère et moi avons joui de la lecture de « Penseurs et Poètes »<sup>145</sup> et plus tard quand j'ai reçu de votre part : la littérature normande avant l'annexion<sup>146</sup>; et encore quand j'ai dû faire dix conférences publiques à Stuttgart depuis le 2 octobre jusqu'au 4 décembre (dix conférences de lundi), dont les trois premières étaient consacrées à Mistral. Par conséquent j'ai souvent parlé de vous<sup>147</sup>! En attendant<sup>148</sup> le numéro de décembre du « Litteraturblatt »<sup>149</sup> qui vient de paraître, contient enfin mon article sur *van Hamel*, où profitant de son étude sur vous, j'avais parlé de la reconnaissance profonde que tous vos élèves vous doivent. J'avais espéré de voir cet article inséré dans le numéro d'août. Mais ce plaisir m'a été complètement gâté. Je n'ai jamais de chance, je n'ai jamais la main heureuse.

Aujourd'hui je viens de recevoir la nouvelle de M. Neumann qu'il va (bientôt!?) publier mon petit article sur « la littérature normande ». J'en ai écrit deux, l'un pour la « Beilage »<sup>150</sup>, l'autre pour le « Litteraturblatt »<sup>151</sup>. Vous voyez, cher maître, que l'exemple que vous avez bien voulu me faire envoyer n'a pas été « gaspillé ». Peut-être (je suis bien hardie, mais ayant les yeux bien ouverts je m'aperçois que les ignorants

<sup>144</sup> BNF, NAF, 24449, f. 380–1.

<sup>145</sup> Le recueil de G. Paris, *Penseurs et Poètes*, avait paru en 1896 déjà, chez Calmann Lévy.

<sup>146</sup> G. Paris, *La littérature normande avant l'annexion (912–1204) : discours lu à la séance publique de la Société des antiquaires de Normandie, le 1<sup>er</sup> décembre 1898*, tiré à part (Paris : Émile Bouillon, 1898).

<sup>147</sup> G. Paris avait consacré un long article à Mistral dans *Penseurs et Poètes*, 62–161.

<sup>148</sup> Pour sauver la construction syntaxique de la phrase, il faut admettre une virgule ici.

<sup>149</sup> Compte rendu de A. G. van Hamel, *Het letterkundig leven van Frankrijk* (Amsterdam : P. N. van Kampen & Zoon, 1898), *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* 20 (1899) : 405–9.

<sup>150</sup> *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 9 (1900) : 7.

<sup>151</sup> *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* 21 (1900) : 100.

le sont encore beaucoup plus que moi) peut-être ça [*sic*] et là un « Recensionsexemplar » envoyé à mon adresse ne serait pas donné en vain – et non seulement pour le bénéfice de la pauvre femme sans position que je serai encore en 1900, malgré tous mes efforts. Nous avons partout au détriment de l'honneur de l'État le népotisme qui fait obtenir les places les plus importantes même si l'on est tout à fait incapable et indigne. Vous comprenez, que ma condition inaltérée m'empêche de faire marcher d'un pas rapide mes travaux sur Brunet Latin. Mais il ne faut pas croire que j'abandonnerai mon projet aussi longtemps qu'il n'y a quelqu'un de plus puissant que moi pour me l'arracher. En tout cas, j'ai les mains liées. Mais en tout cas je suis fière et pleine d'ironie en me voyant toujours la seule abonnée de la Romania à Karlsruhe, où il y a des soi-disant « romanistes » qui n'ont jamais vu Paris et qui usurpent trois places (positions?) à la fois! Tandis que moi je dois mener la vie de Sparte et me voir privée des livres nécessaires pour mes travaux.

Mais le nouvel an s'approche! Nous vous envoyons, cher Maître, à vous et à M<sup>me</sup> Paris nos meilleurs souhaits, surtout quant à la « santé ». Moi, j'ai été à deux reprises souffrante cet hiver, je comprends donc l'immense valeur de la « santé ». – Je voudrais bien voir une fois « la petite fée ». Mais quand reviendrai-je à Paris?

Votre très dévouée et bien reconnaissante

M. J. Minckwitz

## 21.

le 13. I 1900<sup>152</sup>

Cher Maître,

Je prends la liberté de vous envoyer le petit compte-rendu de « la littérature normande » dans la « *Beilage der Allgemeinen Zeitung* »<sup>153</sup>. – (Naturellement j'ai signalé dans l'article destiné pour le « Literaturblatt » l'article de la « Romania » où vous mentionnez des corrections à faire<sup>154</sup>...) – Hier, du reste, j'en ai lu l'épreuve.

J'ose en même temps vous demander une petite faveur. Auriez-vous la bonté de me faire envoyer de la part du secrétariat de l'École des Hautes Études l'annuaire de 1899? Je m'intéresse vivement à tout ce qu'on fait maintenant dans la section historique et philologique.

Agréez, cher Maître, nos meilleurs compliments pour vous et M<sup>me</sup> Paris.

Votre très dévouée

M. J. Minckwitz  
97 Kaiserallee  
Karlsruhe

<sup>152</sup> BNF, NAF, 24449, f. 390. Il s'agit d'une carte postale.

<sup>153</sup> Voir n. 150.

<sup>154</sup> « Chronique », *Romania* 28 (1899) : 642.

22.

Karlsruhe, le 9 déc. [19]00  
97 Kaiserallée 97<sup>155</sup>

Cher Maître,

Dans le numéro de juillet de la « Romania » il y avait une petite note (p. 478) où vous parliez « *des amis ou compagnons d'études* » auxquels vous auriez destiné des exemplaires « Des Poèmes et Légendes du Moyen-Âge »<sup>156</sup>. Certes, moi, qui étudie toujours et soigneusement cette revue chérie, publiée par mes chers maîtres, moi, j'avais lu cette petite note, mais l'idée de réclamer un exemplaire ne me serait jamais venue. Où prendre le courage pour m'enhardir à un tel point ?

Quelle surprise donc que de recevoir lundi dernier votre envoi précieux ! J'ai pleuré en voyant votre écriture qui m'est si chère et si familière à la fois et qui m'évoque toujours de si chers souvenirs ! Merci de tout mon cœur, cher Maître, surtout pour cette sorte d'encouragement que vous ne manquez jamais de me donner de temps en temps. J'aurais écrit tout de suite, mais spontanément je me suis tout de suite adressée à Monsieur Neumann, pour lui annoncer un compte-rendu pour le « Literaturblatt » et qu'il a accepté « als sehr willkommen »<sup>157</sup>.

Vous verrez donc mieux de cette manière combien j'aurai profité de cette lecture que je ne viens que de commencer – et pour cause : c'est que M. Trübner a réclamé mon secours pour la table alphabétique du t. I. Grundriss von Paul, travail immense et fatigant (j'ai déjà composé celle de t. III des Grundrisses von Paul)<sup>158</sup>. J'ai déjà la fiche 3250 entre les mains. Naturellement, je ne fais pas cette besogne à cause du misérable gain qu'elle me rapporte, mais je n'ai pas voulu offenser M. Trübner, éditeur si fêté en Allemagne.

Mon pauvre « Brunet Latin » souffre sous cette sorte de « interludes ». Mais je fais toujours de petits progrès lents mais sûrs. Je suis assez timide et lente quant à mes publications, parce que, cher Maître, vous avez trop loué mon début, ma pauvre thèse de doctorat, et je me vois donc dans la nécessité de ne rien risquer de prématuré.

L'article de Monsieur Toynbee : B. L's obligations to *Solinus* m'a un peu surprise<sup>159</sup> ; ça [sic] et là je ne suis pas de son opinion, mais nous verrons cela plus tard, n'est-ce pas ?

Rien n'est changé dans ma situation. Ici à Karlsruhe je n'ai rien à espérer, je fais donc des recherches ailleurs pour trouver une position comme « Oberlehrerin ». Mais, est-ce que l'année nouvelle me portera un peu de bonheur ? Ici-bas c'est toujours le mal qui triomphe. M. Suchier ne se gêne point de garder comme ami un

<sup>155</sup> BNF, NAF, 24449, f. 391–2.

<sup>156</sup> G. Paris, *Poèmes et légendes du moyen-âge* (Paris : Société d'édition artistique, 1900). La note se trouve dans *Romania* 29 (1900) : 478.

<sup>157</sup> Le compte rendu va paraître dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* 23 (1902) : 335–6.

<sup>158</sup> Voir lettre 15.

<sup>159</sup> Paget Toynbee, « Brunetto Latini's obligations to Solinus », *Romania* 23 (1894) : 62–77.

homme qui a fait une *tentative d'assassinat* contre sa femme. C'est une bagatelle qui ne compte pas à ses yeux de grand savant<sup>160</sup>. Moi, femme pauvre et obscure, je suis plus fière, je ne permets point à qui que ce soit de s'appeler mon ami, je ne veux ~~point~~ avoir affaire qu'à des gens *honnêtes*. C'est votre avis aussi, n'est-ce pas, cher Maître ! Comment [en marge du f. 392v :] va [sic] M<sup>me</sup> Paris et M<sup>lle</sup> Griette ? Agréez mes meilleurs compliments pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers de notre part.

M. J. Minckwitz

[En marge du f. 391v :] Dresde est la ville natale de ma mère ! Figurez-vous, si nous avons été touchées en lisant la préface de votre beau livre<sup>161</sup> ? Dresde que j'ai vu enfant en visite chez mes aïeuls.

23.

le 30 déc. [19]00<sup>162</sup>

Cher Maître,

Aujourd'hui je ne vous envoie que deux mots de peur de vous ennuyer.

Je suis encore sous le charme de l'impression créée par la lecture des Poèmes et légendes du moyen-âge, surtout de quelques pages de « Josaphat »<sup>163</sup> ; le parallèle, établi entre la doctrine bouddhique et l'esprit évangélique a pris sous votre plume de grand maître une forme tout à fait exquise, voilà encore une des nombreuses feuilles de laurier qui vous sont dûes [sic] de la part de tous ceux qui aspirent à quelque chose de plus pur et de plus noble que les chimères qui troublent l'existence terrestre.

Que le nouvel an vous trouve en bonne santé, ainsi que M<sup>me</sup> G. Paris, votre petite fée et tous ceux qui vous sont chers ! C'est étrange ! Depuis longtemps je ne vous ai pas vu, mai *lu*, c'est pourquoi en prenant la plume, j'ose toujours vous parler comme pendant ces jours heureux et bien éloignés, hélas, où j'ai pu m'appeler votre élève, assistant à toutes vos conférences et travaillant de mon mieux sous votre direction !

Voilà qu'à présent pullulent de tous côtés des études sur Guillaume d'Orange – et mon « pauvre Willehalm », qu'est-il devenu ?

J'ai oublié de vous dire, que l'auteur d'une Étude sur « Hartmann v. Aue », M. Piquet<sup>164</sup> (qui du reste vous a dédié son œuvre) ayant fait lecture de mon compte-rendu (que je vous ai envoyé) m'a écrit une charmante lettre de remerciements, me croyant « Herr Professor ». N'osant lui dire que je ne suis que « femme », je lui ai

<sup>160</sup> On trouve une trace de ce rapport amical dans les lettres échangées entre Suchier et Philippide, voir *Alexandru I. Philippide în dialog cu contemporanii*, II, 82–122.

<sup>161</sup> La préface des *Poèmes et Légendes du moyen âge* est datée de « Dresde, 25 mars 1900 ».

<sup>162</sup> BNF, NAF, 24449, f. 393.

<sup>163</sup> Paris, *Poèmes et légendes du moyen-âge*, 181–214.

<sup>164</sup> M. J. Minckwitz, « Felix Piquet, Études sur Hartmann d'Aue », Paris, Leroux, 1898 », *ZfSL* 22 (1900) : 5–10. – Félix Piquet (1855–1942), professeur de langue et littérature allemandes à l'université de Lille.

écrit, que vous, cher Maître, sauriez lui expliquer pourquoi je ne serai jamais « professeur » en Allemagne.

[En marge du f. 393v :] J'y joins le compte-rendu de *Clément etc.*<sup>165</sup> Estienne<sup>166</sup>. Ma mère et moi envoyons nos meilleurs compliments et souhaits à vous et M<sup>me</sup> Paris. Votre très dévouée

M. J. Minckwitz

**24.**

le 6 août 1901<sup>167</sup>

Cher Maître,

Le temps s'envole et me voilà (pour le moment) dans une situation où je n'ai que le temps de vous écrire quelques mots pour vous exprimer – comme c'est mon habitude – nos plus sincères vœux pour votre fête. Je veux bien espérer que vous-même ainsi que tous ceux qui vous sont chers se portent bien, que votre séjour à la campagne (?)<sup>168</sup> vous fasse oublier le surmenage de la vie de Paris et que surtout, avant tout, la santé de M<sup>lle</sup> Griette soit tout à fait rétablie.

Le rude hiver a causé beaucoup de maladies. Je n'en veux pas parler aujourd'hui et non plus de moi : je n'aurais rien d'intéressant ou d'agréable à mander. Je lutte comme toujours sans rien d'atteindre [*sic*] de solide. Ci-joint ~~sous bande~~ je me permets de vous envoyer sous-bande un article sur Poèmes et lég. du Moyen-âge que je viens de publier dans la *Strassburger Post*<sup>169</sup>. Avez-vous reçu celui que je vous ai envoyé (*Allgemeine Zeitung*<sup>170</sup>) [?] Un autre article va paraître dans *Neumann, Zeitschrift*<sup>171</sup> (je l'ai déjà envoyé il y a longtemps.) De même pour « Villon » (*Hachette*)<sup>172</sup>. J'en parlerai au moins 3 fois (chez *Behrens Zeitschrift etc.*<sup>173</sup>) – Est-ce qu'il n'y aura pas prochainement un Nr. de la « Romania » ? Je n'en ai reçu que le Nr. *janvier, février, mars*. – Vous voyez, cher Maître, je suis « *semper idem* » quant à l'amour et l'admiration que je vous porte. Ma mère se joint aux souhaits que je vous envoie, à vous et M<sup>me</sup> Paris, que j'aime tant. Votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

<sup>165</sup> *etc.* : leçon incertaine.

<sup>166</sup> M. J. Minckwitz, « Louis Clément, Henri Estienne et son œuvre française, Picard, 1899 », *ZfSL* 22 (1900) : 155–69.

<sup>167</sup> BNF, NAF, 24449, f. 394.

<sup>168</sup> Le point d'interrogation entre parenthèses se trouve dans l'original.

<sup>169</sup> Nous n'avons pas eu accès à cet article.

<sup>170</sup> *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 21 (1901) : 6–7.

<sup>171</sup> *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* 23 (1902) : 335–6.

<sup>172</sup> G. Paris, *François Villon* (Paris : Hachette, 1901).

<sup>173</sup> *ZfSL* 24 (1902) : 145–52. Nous n'avons pas retrouvé les deux autres comptes rendus annoncés. La réaction positive de G. Paris au compte rendu dans la *ZfSL* est citée par Minckwitz dans les « *Gedenkblätter* », 282 : « Chère Madame, je viens de recevoir et j'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article sur mon Villon ; je ne dis rien des éloges dûs [*sic*] à votre..., mais toutes vos critiques et suggestions me paraissent très justes, et c'est surtout de celles-là que je vous remercie » (les points de suspension sont de Minckwitz).

[En marge du f. 394v. :] Mon adresse reste toujours : 97 Kaiserallée 97, Karlsruhe (Bade).

**25.**

Karlsruhe, le 27 déc. [19]01.  
97 Kaiserallée 97<sup>174</sup>.

Cher Maître,

Encore quelques jours, et le nouvel an s'annoncera partout par une vraie cohue de lettres. Je préfère donc vous écrire déjà aujourd'hui pour vous envoyer l'expression de mes meilleurs souhaits pour vous ainsi que pour M<sup>me</sup> Paris.

Je veux espérer de tout mon cœur, que M<sup>lle</sup> Griette se porte bien cette année, de sorte qu'elle puisse passer l'hiver à Paris, ce qui n'avait pas été possible l'année dernière.

De ma part, il n'y a rien d'intéressant à mander. Tous mes efforts pour obtenir même une place modeste dans une école supérieure de jeunes filles ont échoué ; l'été dernier j'ai été suppléante à Bochum (Westfalen), d'où je vous avais envoyé mes compliments pour votre fête, mais les crises industrielles sont survenues pour empêcher<sup>x175</sup> que mon occupation y devint permanente. Du reste, l'air étouffant qui y règne à cause du charbon qu'on y gagne, aurait miné ma santé en peu d'années, j'en suis sûre. Néanmoins je n'aurais pas refusé un emploi permanent si on me l'avait offert. À Karlsruhe je n'ai rien à espérer. La parente d'un des ministres d'État a été suppléante pour quatre semaines et on l'a tout de suite placée avantagement. Moi, j'ai été suppléante dans la même école et *sept* mois ! et on ne m'a rien donné ! C'est le népotisme qui règne et je n'y peux rien changer.

Plus triste encore que mon expérience de mariage est la conviction à laquelle je suis lentement arrivée, que ce n'est pas la bonté [*sic*] du travail qui l'emporte à la fin, mais le « *Vetternring* ».

Mes travaux sur « Brunetto Latini » sont arrêtés, j'ai les mains liées. Les livres me manquent, et les manuscrits d'Italie sont inaccessibles pour moi. Je suis bien triste de rester mi-chemin [*sic*].

Mais je ne veux point continuer à vous ennuyer, cher Maître. Mais ne suis-je point malheureuse ? Pour tout bonheur j'aurais le travail, et encore m'est-il refusé, quoique dès ma tendre jeunesse on m'ait habitué[e] à travailler soigneusement et consciencieusement à mon instruction.

J'ai encore une question à vous poser. Monsieur le professeur *Schumann*<sup>176</sup> (*Dresden*, Redaction des *Dresdener Anzeigers*, Breite Str.) m'a demandé pour son journal deux comptes-rendus de votre « Villon » (*Hachette*) et de vos « Poèmes et

<sup>174</sup> BNF, NAF, 24449, f. 395–6.

<sup>175</sup> Ce signe, qui marque un ajout à la fin de la lettre, se trouve dans l'original.

<sup>176</sup> Paul Schumann (1855–1927), historien et critique d'art, responsable de la rubrique culturelle du *Dresdener Anzeiger*.

Légendes du moyen-âge »<sup>177</sup>. Je les ai envoyés au mois de sept., mais il m'a chargé de lui procurer des exemplaires de ces deux livres. Serait-ce possible, de lui envoyer des « Recensionsexemplare »? Je ne pourrais pas lui donner les miens, où vous avez bien voulu inscrire mon nom. Ceux-là je compte garder [sic] comme trop précieux jusqu'au dernier moment de ma vie.

Monsieur Behrens (Zeitschrift für frz. Spr. u. Litt.) va publier prochainement mon compte-rendu de votre Villon<sup>178</sup>. Il y a d'autres comptes-rendus qui se font attendre depuis longtemps, p. ex. chez M. Neumann (Littbl.) celui de vos « Poèmes et Légendes » que je lui avais envoyé après Pâques<sup>179</sup>.

Veillez croire, cher Maître, à l'admiration et l'amour qu'ose vous vouer inaltérablement

Votre très dévouée M. J. Minckwitz

[En marge du f. 395r :] x la fréquentation des écoles supérieures a tout de suite diminué.

## 26.

Munich, le 7 août [19]02.  
30 Schönfeldstr. 30<sup>180</sup>

Cher Maître,

Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles mais je veux bien espérer que votre santé ne vous cause point d'inquiétude et que toute votre famille ainsi que vos plus chers amis se portent bien. Voilà le meilleur souhait que je sache proférer pour votre fête que vous célébrez sans doute loin de Paris, peut-être à Cerisy? Mais je suis sûre que vous êtes entouré à ce moment des soins de M<sup>me</sup> Paris et de M<sup>lle</sup> Griette, une grande demoiselle à présent, que j'aurais de la peine à reconnaître en revoyant un jour Paris et mes chers maîtres que je regrette toujours.

Voulez-vous bien me permettre de vous écrire une longue lettre aujourd'hui? D'abord, j'ai à vous exprimer mes plus vifs regrets de ce que cette lettre ne sera pas accompagnée du tirage à part de mon compte-rendu sur votre Villon. (J'en ai parlé dans la « Zeitschrift Behrens [»]<sup>181</sup>). J'avais écrit deux fois à l'éditeur M. Gronau, qui m'a promis (il y a quinze jours) d'envoyer les exemplaires aussitôt que possible, mais jusqu'à présent ni le numéro de la Ztschrft. ni les tirages à part ne sont venus. J'avais tant espéré de vous démontrer le jour même de votre fête que je pense toujours à vous avec autant d'admiration que d'amour, mais je n'y ai pas réussi cette fois. Je suis sûre que c'est seulement un retard de quelques jours, mais qui gâte la petite joie que j'avais voulu vous procurer.

<sup>177</sup> Nous n'avons pas eu accès au *Dresdner Anzeiger*.

<sup>178</sup> Voir n. 173.

<sup>179</sup> Voir n. 171.

<sup>180</sup> BNF, NAF, 24449, f. 397-8.

<sup>181</sup> Voir n. 173.

Quant à moi, j'ai changé de domicile. Ma mère me voyant en proie à une vive mélancholie [sic] a fait preuve d'une grande énergie (quoiqu'elle soit souffrante) en décidant qu'il faudrait quitter cette abominable ville de Karlsruhe. Nous voilà installées à Munich, à quelques pas de distance de la bibliothèque qui me fournit beaucoup de livres et de revues philologiques. Certainement, ce n'est pas Paris, mais toujours une agréable ville sauf le climat qui laisse beaucoup à désirer.

Je prends la liberté de vous demander encore deux renseignements. Vous ne m'en voudrez pas, cher Maître? D'abord, j'ai entrepris à [sic] écrire un article sur l'*Académie française* pour la nouvelle Zeitschrift de MM. Thureau, Koschwitz et Kaluza<sup>182</sup>. Est-ce qu'on peut se fier aux renseignements donnés par Pellisson<sup>183</sup>, y a-t-il un, ou des ouvrages concernant l'histoire de l'Académie au 18<sup>e</sup> et au 19<sup>e</sup> siècle que vous voudriez bien me recommander? Je parlerai naturellement de votre beau discours de réception qui, dans sa portée, est plus actuel que jamais, en ce moment où tous les pays et toutes les nations respectent si peu la science pure et désintéressée. Mais y a-t-il un autre ou plusieurs discours des dernières années que vous daigneriez me signaler comme trop importants pour n'être pas mentionnés?

Une autre chose qui me tient au cœur. Vous vous rappelez [sic] peut-être, cher Maître, qu'il me faut faire le voyage d'Italie pour pouvoir continuer mes travaux sur Brunetto Latini? Pour pouvoir faire ce voyage je voudrais donner des leçons particulières. Auriez-vous la bonté de faire la même chose qu'a fait[e] M. Weeks, qui m'a envoyée [sic] à ma grande surprise, une lettre de recommandation à l'ambassade d'Amérique? Il y a aussi une ambassade de France ici qui joue un important rôle, même à la cour de Bavière. L'ambassadeur se nomme : le comte Henri d'Aubigny<sup>184</sup> (Brienner Strasse, Munich). Je pourrais donner des leçons d'allemand à des Français, et naturellement, je n'ai pas l'accent bavarois, mais pur du nord.

Mais en ce moment, je vous vois perdre la patience [sic]. Est-ce que cette lettre ne va jamais finir. Pardonnez-moi et soyez bon comme toujours envers votre élève dévouée, qui vous salue de tout son cœur.

[En marge du f. 398v :] Veuillez agréer aussi pour vous et M<sup>me</sup> Paris, les meilleurs compliments de ma mère

<sup>182</sup> Gustav Thureau (1863-1918), à l'époque privat-docent de philologie romane à Königsberg (Hausmann, « Thureau, Gustav », *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischstudien.de/index.php?title=Thureau,\\_Gustav](http://lexikon.romanischstudien.de/index.php?title=Thureau,_Gustav), consulté le 9 novembre 2017), et l'angliciste Max Kaluza (1856-1921) fondèrent en 1902, avec Eduard Koschwitz, la *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*. L'article de Minckwitz sera publié dans cette revue en 1904 sous le titre « Die französische Akademie ».

<sup>183</sup> Paul Pellisson (1624-1693) écrivit la première *Histoire de l'Académie française depuis son établissement jusqu'en 1652*; cet ouvrage fut par la suite élargi et réédité à plusieurs reprises.

<sup>184</sup> Jules Henrys d'Aubigny (1844-1922), ambassadeur de France à Munich de 1897 à 1904.

27.

le 25 août 1902  
30 Schönfeldstr.  
München<sup>185</sup>

Cher Maître,

Je viens de recevoir la « Zeitschrift » (Behrens) et prends la liberté de vous envoyer mon article sur « Villon »<sup>186</sup>

Merci de votre lettre du 9 août et des renseignements que vous avez daigné me fournir, merci aussi de la lettre de recommandation à M. d'Aubigny. Peut-être me servira-t-elle à quelque chose. Nous voilà en pleines vacances, peut-être le ministre de Fr[ance] n'est-il pas même en ville en ce moment.

Cher Maître, j'ai vu dans la Zeitschrift que M. Welter cherche un traducteur allemand pour Rousselot : Abriß der Experimentellen Phonetik<sup>187</sup>. Je vais lui écrire que je suis prête à fournir une traduction exacte et aussitôt que possible! Auriez-vous la bonté de me seconder un peu, en me recommandant aussi de votre part à M. Welter? – Samedi dernier M. van Hamel et sa femme m'ont rendu une courte visite ayant terminé le voyage de Bayreuth.

Agrérez les meilleurs compliments de votre part pour vous et Mme Paris.

Votre toute dévouée M. J. M.

28.

Le 17. IX. [19]02<sup>188</sup>

Cher Maître,

Savez-vous que vous m'avez fait pleurer « twice running »? D'abord vous m'avez envoyé une lettre où vous avez parlé avec tant d'indulgence de mon article sur Villon<sup>189</sup> et de toute sorte de bons services que vous voulez daigner me rendre – et depuis vous m'invitez à vous envoyer un compte-rendu sur le Willehalm pour la Romania<sup>190</sup>.

Merci, maître chéri, je vois votre bonne intention de me rendre utile. L'idée d'être encore bonne à quelque chose soulage toujours mon pauvre cœur heurté. Je ferai de mon mieux et j'ose même vous avouer qu'ayant appris (il y a quelques semaines)

<sup>185</sup> BNF, NAF, 24449, f. 399, carte postale.

<sup>186</sup> Voir n. 173.

<sup>187</sup> L'abbé Jean-Pierre Rousselot (1846–1924), fondateur de la phonétique expérimentale. Il est certainement question ici du deuxième tome des *Principes de phonétique expérimentale* (Paris/Leipzig : Welter, 1901–1908). Aucune traduction en allemand ne paraît avoir vu le jour (voir aussi lettre suivante).

<sup>188</sup> BNF, NAF, 24449, f. 400–1.

<sup>189</sup> Voir n. 173.

<sup>190</sup> M. J. Minckwitz, « Bijdrage tot de Beoordeeling van den Willehalm. Proefschrift der verkrijging van den graad van Doctor in de Nederlandsche Letterkunde, aan de Rijks-Universiteit te Groningen... door Johanna Maria Nassau Noordewier », *Romania* 32 (1903) : 317–22.

l'existence de cette thèse hollandaise, j'avais demandé un exemplaire à l'auteur (dont il m'a annoncé du reste l'envoi sans qu'il me soit parvenu jusqu'à présent) et j'avais pensé que peut-être mon compte-rendu serait le bienvenu à mes chers maîtres de la « Romania ». Mais je suis intimidée et je n'aurais point osé m'offrir de mon propre accord! Du reste, je sais couramment lire le hollandais et vous vous rappelez peut-être que j'ai publié, il y a quelques années, une traduction du discours de recteur de M. van Hamel. Du reste, le sujet du *Willehalm* n'a pas cessé de m'occuper au milieu d'autres travaux. J'ose espérer que vous serez content de moi.

Voulez-vous bien me permettre de vous dire encore un mot de M. Welter! Merci d'abord de votre recommandation. Je regrette de vous avoir encore causé la peine de lui écrire. J'avais pensé que de retour à Paris, vous lui disiez un mot en le rencontrant un jour.

M. Welter m'a écrit qu'il cherche un traducteur bénévole, c'est à dire quelqu'un qui fera la traduction « zu seiner Übung ». De cette manière, ce travail si important pourrait tomber entre les mains d'un jeune étourdi qui ne sait ni manier son style allemand ni comprendre la nécessité d'une traduction minutieuse. Moi, qui ne suis point mercenaire, vous le savez, je serais donc prête à sacrifier mon temps pour l'amour de la science – mais j'ai une arrière-pensée.

Je pense publier un petit livre bien travaillé sur « Elisabeth Barrett-Browning [«], l'amie dévouée de la France, dont le poème « Aurora Leigh » figure dans les programmes de l'université de Paris (pour<sup>191</sup> je ne sais plus quel examen). Ce petit livre comptera à peu près cent vingt pages. Si M. Welter consentait à en devenir l'éditeur je lui rendrais le service de lui fournir la traduction du « phonetischen Abriß ». Naturellement, je ne pourrais lui donner mon petit livre pour rien. Il m'a coûté beaucoup de temps et de frais : les œuvres de E. Browning etc. coûtent si chères. Du reste, le livre trouverait beaucoup de lecteurs. Je l'ai préparé en publiant une série d'articles sur E. Browning, en partie dans la « Beilage der Allgemeinen Zeitung »<sup>192</sup>; que je ne compte pas insérer dans le livre. En 1806 [sic] il y a de plus le centenaire de E. Browning. Le moment serait donc bien choisi.

Voulez-vous bien parler à H. Welter aussitôt que vous aurez l'occasion de lui parler à Paris?

<sup>191</sup> Après pour : mot biffé illisible.

<sup>192</sup> « Briefliche Aeusserungen der englischen Dichterin E. Browning », *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 234 (1899) : 1–3; « Englische Dichterstimmen zur Burenfrage », *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 19 (1900) : 4–6. Voir également « Elisabeth Barrett-Browning und George Sand », *Die Grenzboten* 61 (1902) : 368–72, 63 (1904) : 472–8, 526–32; 65 (1906) : 650–8; « Einige Beziehungen der englischen Dichterin E. Barrett-Browning zu Frankreich, insbesondere zur französischen Literatur », *ZfSL* 30 (1906) : 322–42; « Traductions classiques d'Elisabeth Barrett-Browning », *Revue germanique* (1911) : 400–20; « Zu den 'Casa Guidi Windows' », *Anglia* 38 (1926) : 179–94. En revanche, le livre annoncé n'a pas vu le jour.

Merci de la bonne nouvelle de M. Morf. J'avais cru qu'il m'avait tout à fait oubliée, depuis qu'il est devenu un professeur tout-puissant dans ma propre patrie! Je lui souhaite tout le bonheur possible.

Maître chéri, je voudrais bien vous dire « bonjour » moi aussi un de ces jours, mais j'ai les mains liées, vous le savez. Je le fais donc à la [sic] distance, mais de tout mon cœur

Votre tout dévouée J. Minckwitz

## 29.

Munich, le 14 novembre [1902]  
30 Schönfeldstr. pt.<sup>193</sup>

Cher Maître,

Me voilà avec mon compte-rendu, que vous aviez bien voulu me demander pour la « Romania »<sup>194</sup>.

En serez-vous content? J'ai peur que mon style ne vous déplaie, mais je n'ai personne ici que je puisse consulter pour le faire châtier. C'est donc en tremblant un peu, que mes mains mettent sous enveloppe le petit manuscrit. Je serais désolée si je contribuais à vous faire perdre du temps. Je suis inquiète en réfléchissant à cette activité énorme qui pourrait miner à la fin votre précieuse santé! Est-ce que vous vous soignez toujours quand il le faut? Pardonnez cette indiscretion à l'amour de votre ancienne élève qui est assez égoïste pour désirer toujours de très bonnes nouvelles de votre part.

Avez-vous vu mon petit compte-rendu de vos « *Poèmes et Légendes...* » dans le no d'octobre du *Literaturblatt*<sup>195</sup>? J'espère que oui.

Grand merci de l'envoi de la 7<sup>e</sup> édition des « Extraits de la Chanson de Roland »<sup>196</sup>. J'en parlerai dans les « Modern Language Notes »<sup>197</sup>.

Quant au « Willehalm », je vous prie de croire que j'ai étudié l'esprit assez curieux de Wolfram de beaucoup plus près que p. ex. M. Becker<sup>198</sup> qui aime à précipiter ses conclusions. Je compte refondre mon ancienne étude sans que je puisse dire que la thèse hollandaise ait faite [sic] beaucoup d'impression sur mes vues.

Voulez-vous bien transmettre mes meilleurs compliments à M. Paul Meyer? Dans ma lettre du nouvel an, je vais lui raconter un peu la vie nouvelle que nous menons à Munich. Mais faut-il dire tout exprès que j'ai la nostalgie de Paris? Le « Willehalm »

<sup>193</sup> BNF, NAF, 24449, f. 407–8. pt. : *parterre*, pour rez-de-chaussée.

<sup>194</sup> Voir n. 190.

<sup>195</sup> Voir n. 171.

<sup>196</sup> G. Paris, *Extraits de la Chanson de Roland*, publiés avec une introduction littéraire, des observations grammaticales, des notes et un glossaire complet (Paris : Hachette, 1902 [1891]).

<sup>197</sup> Ce compte rendu ne semble pas avoir vu le jour.

<sup>198</sup> Voir Philippe August Becker, *Die altfranzösische Willehmsage und ihre Beziehung zu Wilhelm dem Heiligen : Studien über das Epos vom Moniage Guillaume* (Halle : Niemeyer, 1896).

a reconduit mes pensées vers le temps heureux où j'ai été, travaillant de mon mieux, sous la direction de deux grands maîtres, toujours bienveillants et généreux! Je vous en remercie de nouveau de tout mon cœur.

Je ne veux oublier d'ajouter, que ma mère et moi ont [sic] éprouvé une grande joie en apprenant que vous avez daigné accepter « l'ordre pour le mérite » ... de notre patrie<sup>199</sup>.

J'espère toujours vous revoir un jour! En attendant je vous prie de croire que je reprends toutes mes études avec un grand zèle dans cette grande ville, que je préfère à Karlsruhe!

Agréez nos meilleurs compliments pour vous et M<sup>me</sup> Paris! J'ai peur que Mlle Griette ne sera ne se soit envolée de la maison paternelle avant que je la revoie!

Agréez donc encore une fois les hommages respectueux et affectueux de votre toute dévouée

M. J. Minckwitz.

## Lettres de Maria Johanna Minckwitz à Paul Meyer

### 1.

Karlsruhe, le 28 décembre 1898.  
97 Kaiserallée 97<sup>200</sup>

Cher Maître,

Il y a longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles. Certes, vous ne m'avez point encouragé[e] à vous écrire, mais le nouvel an s'approche et jusqu'à présent au moins vous ne m'avez pas encore informée du déplaisir que vous éprouvez en recevant des lettres de nouvel an. « Birth-day letters », c'est autre chose, j'en conviens, et je vais me corriger de cette faute de vous en envoyer à l'avenir.

Mais pour le jour du nouvel an vous me permettrez de vous envoyer nos meilleurs souhaits, à vous et à M<sup>me</sup> Meyer<sup>201</sup>. Grondez-moi un peu pour cette ténacité de vous envoyer une lettre de félicitations, mais donnez-moi un petit signe de vie – car – cette année, je l'espère – je reviendrai pour quelque temps à Paris et je n'aurais [sic] pas le courage d'aller vous voir, si vous m'ignorez, pauvre femme savante qui sait si bien apprécier vos travaux de maître (voilà mon seul crime) et qui sait se rappeler minutieusement les indications si précieuses que vous avez bien voulu lui donner dans vos conférences de 1894–95.

Ma mère est toujours plus ou moins souffrante, et, naturellement, le voyage à Paris que je rêve depuis longtemps, dépend surtout de l'état de sa santé. Mais si je ne viens pas cette année, je ne viendrai jamais. L'exposition de 1900, cette année

<sup>199</sup> Quant à cette distinction et à la réaction de G. Paris, voir Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, 146–7.

<sup>200</sup> BNF, NAF, 24424, f. 218–9.

<sup>201</sup> En 1892, P. Meyer avait épousé en secondes noces Madeleine Réville (1857–1940), fille du pasteur Albert Réville (1826–1906), professeur d'histoire des religions au Collège de France.



remplie de fêtes et de bruit, n'est pas faite pour des femmes « déshéritées » comme moi et qui ne connaissent plus d'autre joie que le travail acharné. Et après peut-être la vie à Paris sera-t-elle si chère que je ne saurais venir du tout!

Il y a une quinzaine de jours que j'ai dû renvoyer à Paris quelques manuscrits du Trésor de Brunet Latin que j'ai collationnés avec le manuscrit de Karlsruhe. Mais je ne veux plus parler de mes travaux, cela vous ennuie, cher Maître.

Avant de terminer ma lettre, je veux seulement vous informer du fait tout à fait extraordinaire pour Karlsruhe (!) que je suis abonnée de la Romania. Pour moi, c'est déjà un grand progrès! Cet abonnement est le seul luxe que je me suis permis jusqu'à présent. C'est à dire « luxe » aux yeux des dignes représentants de la science qui se trouvent à Karlsruhe et au nombre desquels se trouvent certains philologues qui (à ce que dit M. Holder) ont peut-être entendu parler une fois dans leur vie de la « Romania ».

À ce moment, je pense, M. van Hamel avec sa femme se trouve (ou trouvent?) à Paris. Il m'a parlé dans une lettre de son projet d'aller voir nos chers maîtres, entre autre[s] ce « vaillant » intellectuel que M. P. M. Je ne vous donne que les initiales. M. van Hamel, qui doit avoir une femme charmante, a bien voulu m'envoyer un recueil d'études fines et spirituelles sur la « vie littéraire en France »<sup>202</sup>. J'ai été profondément touchée de la manière dont il a parlé de vous et de M. Gaston Paris. La lecture de ces deux volumes écrits en hollandais, est pour moi ce qu'on appelle en anglais « a treat ». Chose étrange qu'il ait pensé à moi en distribuant des exemplaires, à moi qui vis dans un isolement intellectuel dont personne ne se soucie quoique peut-être je sois, avec ma mince pioche, du nombre si restreint des lutteurs qui servent la science sans ambition, par pur amour de la vérité!

Encore une fois, Monsieur, agréez nos meilleurs souhaits et si vous êtes mécontent de ma lettre, consolez-vous en pensant : cette femme est encore de ce monde, elle est assez punie de tout ce qu'elle peut faire de méchant.

Croyez-moi comme toujours

Votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

## 2.

Karlsruhe, le 15 janvier 1899<sup>203</sup>

Cher Maître,

Si cette lettre arrive par hasard le 17 janvier, il ne faut pas m'en vouloir : ce n'est pas une « birthday-letter », je vous assure. Je ne vous envoie en vérité que deux mots pour vous exprimer ma reconnaissance de votre bon envoi du commencement de l'année<sup>204</sup>. J'ai tout de suite coupé les feuilles pour examiner l'état mental où vous

<sup>202</sup> Van Hamel, *Het Letterkundig Leven in Frankrijk*.

<sup>203</sup> BNF, NAF, 24424, f. 220-1.

<sup>204</sup> Nous ne saurions préciser de quel texte de Meyer il s'agit ici.

vous trouvez – comme vous avez bien voulu mentionner dans votre lettre qui pétille encore (heureusement) du même feu railleur que je vous ai connu à Paris, mais, mauvais juge que je suis (« juge » n'a pas de féminin n'est-ce pas?) je n'ai pu y puiser la moindre trace de décadence. Au contraire, je vois la même pioche (pas du tout lourde mais maniée à coup sûr) de grand maître qui renverse tous les obstacles et fraye le chemin à ceux qui ont le courage et la persévérance de profiter de vos indications. – Vous n'aimez pas les félicitations, eh bien, permettez-moi de présenter mes meilleurs compliments à Mme Meyer, qui y entre pour quelque chose. Je crois, en partie vous êtes redevable à elle que vous n'êtes pas entré dans la bonne voie de ceux qui fabriquent (pardon) des livres pour le goût du grand public. Si je ne me trompe pas, la plupart de nos savants (en Allemagne au moins) échange les travaux scientifiques approfondis contre des études superficielles mais lucratives, parce que leur femme conformément à l'éducation qu'elle a reçue, ne sait que gaspiller l'argent qu'elle exige d'un mari trop heureux de se montrer indulgent.

Moi – si j'étais p.ex. M. Paul Meyer et avait [sic] en outre la bonne chance de vivre à Paris, c'est à dire au centre intellectuel de l'Europe, je choiserais certainement un sujet plus intéressant que M. Brunet Latin. Mais n'oubliez pas, cher Maître, qu'ici à Karlsruhe je n'ai pas le choix, et si, au bout de dix années on ne s'intéresse point aux résultats obtenus, je vais me contenter de la joie si pure que me procure le travail difficile, auquel du reste je ne peux consacrer que mes heures de loisir.

Au mois de mars j'espère venir à Paris. Grondez-moi alors de cette lettre ennuyeuse et si vous voulez alors fonder une société de mécontents, dont vous seriez le président, nommez-moi membre de cette société. J'ai l'ambition d'en vouloir être – et – peut-être pour la première et unique fois de ma vie – plus de titres d'y entrer que le président lui-même.

Agréez, cher maître, les meilleurs compliments de ma mère pour vous et pour M<sup>me</sup> Meyer.

Votre très dévouée et reconnaissante

M. J. Minckwitz.

## 3.

Le 15 janvier 1900  
97 Kaiserallée<sup>205</sup>

Cher Maître,

Permettez-moi de vous remercier du fond de mon cœur du bon envoi que vous avez bien voulu me faire le 9 janvier. Nous avons toute de suite lu le discours sur Giry<sup>206</sup>, la meilleure lecture du reste que vous eussiez pu m'envoyer. Elle semble faite pour moi

<sup>205</sup> BNF, NAF, 24424, f. 222-3.

<sup>206</sup> Voir *Funérailles de M. Arthur Giry, le 15 novembre 1899* [discours d'Alfred Croiset, de Paul Meyer, de Gabriel Monod, de Paul Viollet] (Paris : Firmin-Didot, 1899). – Arthur Giry (1848-1899) avait été professeur de diplomatique à l'École nationale des chartes et directeur adjoint à l'EPHE (1892); lors de l'Affaire Dreyfus, il avait été expert au procès de Zola, devant la Cour de cassation et à Rennes; il avait été l'un des fondateurs de la Ligue des droits de l'homme.

et la triste disposition d'humeur où je suis toujours au commencement de l'année. J'admire M. Giry – maintenant on a même le triste privilège de dire tout court Giry, sans le « monsieur [»] et encore plus depuis que je sais le haut [sic] estime que vous lui portez, cher Maître. L'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer, n'est pas gaspillé, je vous assure. Et vous avez encore raison en m'avertissant que l'Allemagne ne connaît pas cette touchante façon d'honorer la mémoire de ses grands patriotes. Il y a encore bien d'autres choses qui lui manquent, je vous assure. Vous direz sans doute que moi, je suis mauvaise patriote. C'est du reste ce qu'on me reproche souvent ici à Carlsruhe, surtout quand je commence une phrase par : en France. Mais on ne me comprend pas du tout. Certainement je ne souffre point de cette maladie qu'on a appelé la gallomanie. Mais, je ne suis pas aveugle, je vois beaucoup de choses chez nous qui me révoltent et que je voudrais voir corrigées. Le vrai patriotisme est devenu rare partout. Il fait si rarement son apparition qu'on le chasse aussitôt qu'il se manifeste. Moi, j'ai l'idée assez stupide du reste, qu'il faut penser, vivre et agir jusqu'au moment suprême d'une manière dont la patrie serait honorée aux yeux de tout le monde.

Mais elle est encore embêtante, ma pauvre lettre. J'ai oublié de vous dire que j'aime beaucoup la réponse de « votre honnête savoyard »<sup>207</sup>. Pour moi ce n'était pas une douche, au contraire. Mais tout de même – sans connaître la belle Hélène<sup>208</sup>, dont le nom se trouve bien souvent, je crois, sur les affiches de nos théâtres en Allemagne – j'ai prêté attention à ce que dit M. Lavedan<sup>209</sup>. Lui, je n'ai presque [sic] besoin de vous l'annoncer, n'est point « de mon goût ». Mais depuis que j'ai quitté mon île du diable, c'est à dire la Roumanie, j'ai compris qu'ici bas Dieu a bien voulu souffrir qu'il y ait des hommes sans moralité créés, il me semble, pour faire pleurer les femmes honnêtes et les rendre martyres d'une façon plus discrète qu'aux premiers temps de la foi chrétienne persécutée, mais pas moins cruelle.

Vous allez me gronder, cher Maître ? C'est aujourd'hui ma fête. J'ai le droit d'être triste et méchante ce jour-là. C'est ma mère chérie qui m'y a même autorisée. Que voulez-vous : cette lettre que voici ꝥ vous parviendra le 17 janvier. J'ai peur d'exprimer nos vœux pour ce jour-là. Vous l'avez défendu, mais tout de même j'y pense.

J'avais même préparé une toute petite bagatelle pour ce jour-là sans en parler, d'une façon discrète qui ne vous aurait point déplu quoi que vous soyez toujours

<sup>207</sup> Il doit s'agir ici d'une allusion à la lettre de Meyer.

<sup>208</sup> *La Belle Hélène* est un opéra bouffe de Henri Meilhac (1831–1940) et de Ludovic Halévy (1834–1908), avec musique de Jacques Offenbach. Dans son *Discours de réception à l'Académie française*, Lavedan évoque cette œuvre (voir note suivante). Que Meyer et Minckwitz désapprouvent le côté 'frivole' de la France tel qu'ils le voient sans doute incarné tant par Meilhac que par Lavedan n'a rien de surprenant.

<sup>209</sup> Henri Lavedan (1859–1940), journaliste et auteur de pièces comiques, anti-dreyfusard, membre de la Ligue de la patrie française, élu à l'AF au fauteuil de Meilhac. Il est sans doute question ici de son *Discours de réception* du 28 décembre 1899.

« grognon, grumbling, despondent »<sup>210</sup> ? Mais vous savez, je n'ai jamais la main heureuse. On me fait attendre ce que j'avais préparé de longue main (au mois de mai de l'année dernière). Mais vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ? J'ai pleuré, mais les larmes n'y font rien. – Dieu vous bénisse ce jour-là, cher Maître, vous et M<sup>me</sup> Meyer, à qui nous envoyons nos meilleurs compliments.

Votre très dévouée

M. J. Minckwitz.

[En marge du f. 223v :] Voulez-vous bien dire à M. Picot (j'espère qu'il se porte bien) qui semble m'avoir oublié, que l'autre jour dans un compte-rendu (Clément, H. Estienne) j'ai parlé de ses conférences sur l'Italie<sup>211</sup> ?

<sup>210</sup> Nous ne saurions dire de quel petit texte de Minckwitz il est question ici. Le syntagme « grognon, grumbling, despondent » est sans doute une autodescription de Meyer.

<sup>211</sup> Voir n. 166.